

8 Juillet 1921. — N° 25

ÊTES-VOUS PHOTOGÉNIQUE ?

PRENEZ PART A
NOTRE GRAND
CONCOURS!

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



MARY MILES

CLICHÉ HARRY

Ce que disent les Journaux quotidiens

de

L'ATLANTIDE

Les Américains
avaient été nos
maîtres, nous leur
montrons là que
nous savons profiter
des leçons sans les
copier.

L'INTRANSIGEANT.

présentée
triomphalement
le **Samedi 4 Juin**
à
**GAUMONT-
PALACE**

C'est un film
bien français que
nous pourrions mon-
trer avec orgueil à
l'Etranger.

PARIS-MIDI.

L'ATLANTIDE

Qu'on ne vienne
plus nous opposer
l'effort américain
et ses victoires.
L'Atlantide repré-
sente plus et mieux.

COMEDIA.

Le Grandiose
Super-Film
a été confié
à
**PIGEARD
& Cie**
61, Rue de Chabrol
PARIS
qui en ont

L'adaptateur a
su tirer du presti-
gieux désert des
effets de lumière
qui font réellement
de ce film une œu-
vre de beauté.

LE PETIT BLEU.

L'EXCLUSIVITÉ POUR LE MONDE ENTIER

Le Numéro 1 fr.

N° 25

8 Juillet 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr.
	Six mois 22 fr.
	Trois mois 12 fr.
	Un mois 4 fr.

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs

3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tél. : Gutenberg 32-32

Les Abonnements partent du premier de chaque mois.
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS	
Étranger	Un an 50 fr.
	Six mois 28 fr.
	Trois mois 15 fr.
	Un mois 5 fr.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

JULIETTE MALHERBE



De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Juana, dans La Hurlé.*
Aimez-vous la critique ? — *Je l'apprécie...*
Avez-vous des superstitions ? — *Oui.*
Quelles sont-elles ? — *Un cheval gris pommelé. Quand j'en croise un, je lève le pied gauche et fais le salut militaire.*
Quel est votre fétiche ? — *Ma poupée.*
Quel est votre nombre favori ? — *200... francs par jour...*
La fleur que vous aimez ? — *La rose.*
Quelle nuance préférez-vous ? — *Le bleu.*
Quelle est votre parfum de prédilection ? — *Celui des jaunes.*
Fumez-vous ? — *Maman ne veut pas.*
Aimez-vous les gourmandises ? — *Oh oui !*
Lesquelles ? — *Toutes.*
Votre devise ? — *Sans trac et sans pose.*
Quelle est votre ambition ? — *Acheter une ménagerie.*
Votre héros ? — *Je n'en ai pas encore.*
A qui accordez-vous votre sympathie ? — *A ceux qui la méritent.*
Avez-vous des manies ? — *Pas encore, mais hélas ! ça viendra.*
Etes-vous... fidèle ? — *A mes amitiés ? Certainement.*
Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — *Ils sont trop.*
Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — *J'ai toutes les qualités de mes défauts.*
Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — *Alexandre Dumas et Louis Ganne.*
Votre peintre préféré ? — *Corol.*
Votre photographie préférée ? — *Celle-ci.*

Votre nom et prénom habituels ? — *Juliette Malherbe.*
Adresse ? — *150, Bd Montparnasse, Paris.*
Lieu et date de naissance ? — *Paris, 21 décembre 1905.*
Votre petit nom d'amitié ? — *Juju.*
Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — *Suzanne.*
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *Les Yeux qui meurent, de M. Vernon. J'avais cinq ans.*

P. S. — Nous avons en main les réponses suivantes qui paraîtront successivement : *Baron fils, Sabine Landray, Pierre Magnier, Napierkowska, Pearl White, Fanny Ward, Andrée Brabant, Jean Dax, Louise Colliney, Nadette Daron, Georges Mauloy, Ginette Archambault, Gina Relly, etc., etc.*

LES AMIS DU CINÉMA

Grâce au dévouement de nos « Amis » de la première heure, la liste des membres de notre jeune Association s'allonge sans cesse.

Au mois d'octobre, les vacances achevées, les groupes pourront s'organiser définitivement et faire de bonne besogne.

D'ici là, le Comité central va travailler à obtenir pour notre Association des avantages appréciables, auprès de nos Amis qui dirigent des établissements à Paris ou dans les départements.

La fabrication de notre insigne est en bonne voie. Il représente les trois branches d'un obturateur, se détachant en rouge sur un fond d'émail bleu avec, entre chaque branche, les initiales A. A. C. de l'Association des Amis du Cinéma.

Le prix de revient en est de deux francs. Nous préviendrons nos lecteurs dès que le fabricant en aura commencé la livraison.

Rappelons encore que tous les détails concernant notre organisation ont été publiés dans Cinémagazine, n° 16 (6 mai). Le numéro est envoyé franco contre 1 fr. en timbres ou espèces.

Les Am's du Cinéma nous écrivent...

« Fervente du Cinéma, j'admire, et de plus en plus, votre Cinémagazine, à qui je suis fidèle depuis son apparition.

Je ne puis que vous répéter ce que tous vos lecteurs vous disent, que votre journal est bien le plus artistiquement présenté et le mieux documenté des organes cinématographiques.

Je vous envoie avec plaisir mon abonnement, plus le montant de mon adhésion aux Amis du Cinéma, association parfaite à tous points de vue.

Avec tous mes vœux pour la prospérité croissante de Cinémagazine, recevez, Messieurs...

Mlle Berthe VACHER, Lyon.

« Vraiment, je suis ravie de l'extension que prend la Société des Amis du Cinéma et je vous en fais mes compliments.

Je vous assure que je suis fière d'en faire partie et je vais encourager mes amies à se joindre à moi ».

Suzanne GEORGES, à Thouars.

« Je trouve votre publication si intéressante que je désire m'y abonner et faire partie des Amis du Cinéma.

Permettez-moi de vous féliciter très chaudement, pour cette si heureuse innovation qui ne peut manquer d'être bienfaisante pour l'art cinématographique français. »

Mlle SELTA, du Théâtre Antoine.

« Je vous fais parvenir par mandat international la somme de 52 francs, montant de mon abonnement à Cinémagazine et de ma cotisation des Amis du Cinéma. Permettez-moi de vous féliciter de cette initiative qui, vraiment, devenait nécessaire. J'espère qu'elle décidera enfin, les artistes et metteurs en scène français à se mettre de plus en plus en communication avec le public, ce qu'ils ne font pas assez en ce moment.

A ce propos, je tiens à vous signaler qu'ayant écrit à une dizaine d'étoiles françaises, seules, Sandra Milowanoff et Andrée Brabant, ont daigné me répondre. Je tiens, d'ailleurs, à faire remarquer à mes Amis qu'elles m'ont envoyé de suite leur photo très aimablement dédicacée.

Suivant avec intérêt les efforts du film français, je pense que le seul moyen de lui faire reconquérir sa place est, comme cela se fait en Amérique, une union étroite et surtout une communion constante d'idées entre le public et les étoiles. Permettez-moi à ce sujet de vous féliciter de la teneur de Cinémagazine déjà très répandu ici à Liège.

Si j'ose vous donner un conseil quant à la rédaction, multipliez les photos d'artiste et les détails sur leur vie. »

Henry DUTILLEUX, à Liège.

CINÉMAGAZINE ÉDITION

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

L'Édition des Photographies d'Étoiles que nous avons annoncée, est achevée.

Ces photographies, du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les cartes postales et les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Le prix de chaque photo a été fixé à 1 fr. 50 (joindre 0 fr. 50 pour frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES PARUES

ALICE BRADY	JULIETTE MALHERBE
CATHERINE CALVERT	MATHOT (2 photos)
JUNE CAPRICE (2 photos)	TOM MIX
DOLORÈS CASSINELLI	ANTONIO MORENO
CHARLOT (2 photos)	MARY MILES
BÉBÉ DANIELS	ALLA NAZIMOVA
PRISCILLA DEAN	WALLACE REID
RÉGINE DUMIEN	RUTH ROLAND
DOUGLAS FAIRBANKS	WILLIAM RUSSEL
WILLIAM FARNUM	NORMA TALMADGE
FATTY	(2 photos)
MARGARITA FISHER	CONSTANCE TALMADGE
WILLIAM HART	OLIVE THOMAS
SESSUE HAYAKAWA	FANNIE WARD
HENRY KRAUSS	PEARL WITHE (2 photos)

Une deuxième série est en préparation.



Athos
M. Henri Rollan

Porthos
M. Martinelli

D'Artagnan
M. Aimé Simon-Girard

Cliches Pathé
Aramis
M. de Guingand

LES TROIS MOUSQUETAIRES

A l'heure où paraîtront ces lignes, ce film sera bien près d'être terminé. En effet, lors d'une récente visite que je lui fis alors qu'il était en plein travail, au studio de Vincennes, M. Henri Diamant-Berger me dit sans sourciller et avec cette assurance qui lui est propre et qui n'admet pas de discussion : « Commencé le mardi 25 janvier à 10 h. 35, le film des Trois Mousquetaires sera terminé le jour de la Sainte-Félicité, le 10 juillet prochain, à 11 h. 35' 2". »

— Peste ! quelle précision, mon cher, ne puis-je m'empêcher de lui répondre.

— Dans un travail d'une telle importance on ne saurait être trop précis. En triples exemplaires, on tourne environ 120 mètres par jour, ce qui fait, pour ces 167 jours de travail, 20.040 mètres dont je ne garderai, probablement, que 15.000 mètres, car le film sera présenté au public sous forme de ciné-roman en 10, 12 ou 15 épisodes. Ce dernier point sera discuté et déterminé par les services commerciaux qui, comme



S. E. le Cardinal de Richelieu
M. de Max



Porthos (M. Martinelli)

vous le savez, sont obligés avant de fixer la date de sortie d'un film de tenir compte de la valeur des programmes concurrents. N'importe, vu l'inépuisable succès de ce sujet qui réunit la majorité des suffrages, je pense que le public applaudira aux efforts de tous mes artistes, de tous mes collaborateurs qui, tous, sans exception, ont éprouvé le feu sacré du romantisme qui, ainsi qu'un joli petit animal rose cher à Monselet, sommeille, lui aussi, au fond du cœur humain... Quoi qu'en disent les snobs et les snobinettes de la Casa Breva.

« Tenez, voici la liste des principaux artistes :

- | | |
|-----------------------------|-------------------|
| <i>D'Artagnan</i> | Aimé Simon Girard |
| <i>Athos</i> | Henri Rollan |
| <i>Porthos</i> | Martinelli |
| <i>Aramis</i> | De Guingand |
| <i>Planchet</i> | Armand Bernard |
| <i>Grimaud</i> | Pré fils |
| <i>Mousqueton</i> | Marcel Vallès |
| <i>Bazin</i> | Stacquet |
| <i>Comte de Rochefort</i> | Baudin |
| <i>Bonacieux</i> | Joffre |

- | | |
|---|--------------------|
| <i>Felton</i> | Paul Hubert |
| <i>Le père Joseph</i> | Charles Dullin |
| <i>D'Artagnan père</i> | Charlier |
| <i>M. de Winter</i> | Gaston Jacquet |
| <i>M. de Tréville</i> | Desja dins |
| <i>Duc de Buckingham</i> | Brunelle |
| <i>S. M. le roi Louis XIII</i> | Rieffler |
| <i>S. E. le cardinal de Richelieu</i> | De Max |
| <i>S. M. la reine Anne d'Autriche</i> | Mme Jeanne Desclos |
| <i>Mme Bonacieux</i> | Pierrette Madd |
| <i>Milady</i> | Claude Merelle |
| <i>Mme de Chevreuse</i> | Mlle Larbaudière |
| <i>Dona Stephana</i> | Altam |
| <i>Mme d'Artagnan mère</i> | Vandry |
| <i>La Supérieure du couvent de Béthune</i> | Mme Joffre |



Mme Bonacieux (Pierrette Madd) Le duc de Buckingham (M. Prunelle)

« J'ai dit mes principaux artistes, car il y a, sans compter la figuration pour laquelle ont été commandés 3.800 costumes, environ 148 petits rôles qui demandaient à être impeccablement tenus. C'est vous dire quelles sommes importantes, une fortune ! ont été dépensées pour habiller, chausser, armer tout ce monde d'artistes dont les costumes de certains, qui sont de véritables reconstitutions des modes du XVII^e siècle, ont coûté plusieurs milliers de francs.

« Pour les décors, il a été dépensé plus d'un million, et la reconstitution de la salle



Mme de Chevreuse (Mlle Larbaudière) Louis XIII (M. Rieffler)



La Reine (Mme Jeanne Desclos) Mme Bonacieux (Pierrette Madd)

dressée une table surchargée de plans sur lesquels se penchait, le front soucieux, S. E. le cardinal de Richelieu qui, pour la circonstance, avait revêtu l'armure qu'il portait cavalièrement.

Autour de lui une Cour respectueuse écoutait le récit du bastion Saint-Gervais : et, dans le lointain, une foule de mousquetaires, de lansquenets et de reîtres prêts à prendre les armes au moindre signal.

Tout le monde était attentif, et, le nez en l'air, regardait si,

des échevins où, en présence de toute la cour, se dansera le ballet que vous avez vu répéter tout à l'heure, ne peut que vous confirmer notre désir et notre volonté de faire aussi bien que n'importe quelle firme américaine.»

En sortant de l'ancien théâtre de la Société Cinématographique des Auteurs et Gens de Lettres, complètement transformé sous l'heureuse initiative de M. Henri Diamant-Berger, nous sommes allés voir tourner quelques scènes en plein air.

Une cavalerie piaffante entourait le camp de La Rochelle. Au milieu des tentes était



Mousqueton (MM. Marcel Vallès) Planchet (Armand Bernard) Bazin (Stacquet) Grimaud (Pré fils)

n'étant plus caché derrière les nuages orangeux si favorables aux « fausses teintes » redoutées des opérateurs, le soleil n'allait pas bientôt apparaître resplendissant.

— Attention !... On tourne !... et le cardinal de Richelieu s'avance et désigne, dans le lointain, les points où il veut diriger son attaque contre La Rochelle.

Ce lointain, c'est une masse grouillante de gosses venus de tous les coins de Vincennes et de Saint-Mandé, et que les sous-régisseurs ont toutes les peines du monde à empêcher d'entrer dans le champ.

Pendant que M. Henri Diamant-Berger dirige la prise de vue du Siège de la Rochelle, accompagné de d'Artagnan éploré, des trois mousquetaires, et du bourreau de Béthune M. Andréani était, loin de Paris, en train

de faire couper la tête à la criminelle Milady.

Et le soir, vers les 11 heures, quand le soleil et les gosses, oh ! surtout les gosses ! furent couchés, on tourna des effets de nuit dans le camp.

Au milieu des tentes étaient des bivouacs, et les flammes dan-

santes se reflétant dans les armures donnaient des effets d'éclairages qui furent saisis par les opérateurs, et nous donneront des tableaux d'un effet des plus artistiques.

Si le public se rendait compte de la somme de travail qu'il faut pour tourner le moindre tableau, il serait un peu moins sévère et tiendrait plus compte de ce qui est bien, que de ce qui avait l'intention de l'être.

On se souvient de la grande controverse

qui eut lieu, l'année dernière, à cette époque, dans le monde cinématographique, au sujet de l'interprétation du rôle de d'Artagnan par Douglas Fairbanks. (1)

Impartial historiographe de cette dispute artistique, notre collaborateur J. L. Croze inséra dans *Comœdia* les vœux du public qui désignèrent, presque unanimement, M. Aimé Simon-Girard. Disons-le de suite, ce jeune artiste est un d'Artagnan qui plaira certainement au public. Par une faveur spéciale pour *Cinémagazine*, M. Henri Diamant-Berger dont il est le collaborateur a bien voulu me faire voir des bouts de film. Avant que l'œuvre n'ait été définitivement mise au point, terminée et livrée au public, je ne voudrais pas faire œuvre de critique, je n'en ai même pas encore le droit, et

pourtant je ne puis m'empêcher de dire que les quelques scènes que j'ai vues sont remarquablement interprétées, que la mise en scène est irréprochable, et que la photo, eh bien la photo, elle, est un peu là.

Piqué par le démon de l'indiscrétion ou tout au moins de la

curiosité, quelques jours plus tard je suis revenu voir tourner d'autres scènes.

J'ai eu le bonheur de voir tourner celle des ferrets. Anne d'Autriche, c'est Madame Jeanne Desclos. Il n'était pas possible de trouver pour tenir le rôle de cette reine de France qui, avant tout, était une femme délicieusement belle, une artiste plus distinguée, plus gracieusement jolie.

Tout le monde a applaudi les brillantes



La Reine (Mme Jeanne Desclos)

D'Artagnan (M. Aimé Simon-Girard)

(1) A titre de curiosité, voici la distribution des principaux rôles des *Trois Mousquetaires*, tournés en Amérique et adaptés par Knoblock :

D'Artagnan DOUGLAS FAIRBANKS.
Athos LÉON BARY.
Porthos GEORGE SIEGMANN.
Aramis EUGÈNE PALLETTE.
Buckingham THOMAS HOLDING.
M. de Tréville WILLIS ROBARDS.

Louis XIII ADOLPHE MEUJON.
Cardinal de Richelieu NIGEL DE BRULIER.
De Rohefort BOYD IRWIN.
Frère Joseph LOU POFF.
Planchet CHARLES STEVENS.
Boniface (Bonacieux probablement) ST-FRANKLIN.
Milady BARBARA LA MARE.
Constance Bonacieux MARG. DE LA MOTTE.
La Reine MARY MAC LAREN.

créations théâtrales de Mme Jeanne Desclos.

Tout le monde voudra applaudir la reine qui, émue de tant de dévouement chevaleresque, donna sa main à baiser à d'Artagnan.

Mais, comme je le disais plus haut, l'heure du palmarès n'est pas encore sonnée, et je remets à plus tard tous les éloges auxquels ont droit les nombreux artistes qui vont nous donner, véritablement français, un ciné-roman où il n'y aura pas de téléphones, d'automobiles, de revolvers à 99 coups, et d'inépuisables étuis à cigarettes. Car c'est inouï ce que les artistes fument au cinéma.

Mais revenons au studio de la S. C. A. G. L. que la « Société Pathé-Consortium-Cinéma » a brillamment inauguré en faisant une bonne action au profit de la grande artiste que fut Mme Aimée Tessandier. Au point de vue technique, ce studio est admirablement agencé d'après les indications de M. Henri Diamant-Berger qui a réussi à faire adopter en France les derniers perfectionnements qu'il a constatés en Amérique lors de son dernier voyage.

Pour éclairer ses décors et ses artistes, le metteur en scène dispose de 4.000 ampères, d'un agencement de herbes mobiles roulant sur chariots, qui peuvent être mises en batterie instantanément et allumées sur une simple indication du metteur en scène, celui-ci a, à sa disposition, un clavier de touches lui permettant d'appeler les prises de courants qui éclaireront instantanément tel ou tel plan.

Tel un organiste jouant des effets sonores, le metteur en scène peut ainsi jouer des effets lumineux.

Je ne veux pas terminer cet article sans

dire un mot des artistiques maquettes de Rob Mallet Stevens, d'après lesquelles ont été plantés les cent et quelques décors d'intérieurs des *Trois Mousquetaires*.

Lors de la fête donnée au bénéfice de Mme Aimée Tessandier, tout Paris a défilé dans la pittoresque auberge du « petit Parpaillot ».

Après avoir vu l'*Atlantide* qui va triom-



Cliche du « Film »

HENRI DIAMANT-BERGER

Metteur en scène des *Trois Mousquetaires*

pher bientôt, quand on verra *Les Trois Mousquetaires* qui triompheront l'hiver prochain, on n'aura plus le droit de mésestimer l'édition cinématographique française qui nous aura donné, en relativement peu de temps, des films comme *La Faute d'Odette Maréchal*, *Visages voilés...* *Ames closes...*, *les Trois Masques*, *Petit Ange* et *Le Secret de Rosette Lambert*.

V. GUILLAUME DANVERS

LE CINÉMA AU SERVICE DE LA PROPAGANDE COMMERCIALE

Ce que nous devons faire en France pour développer notre commerce d'exportation par des films de propagande

Les Illustrations de cet article sont tirées de films français de propagande commerciale.

Depuis longtemps — nous l'avons montré dans un récent article — le film est utilisé par les Anglais et les Américains, comme puissant instrument de propagande commerciale à l'intérieur et à l'extérieur de leur pays. Nous avons dit également que les Allemands recommandaient à se servir d'un mode de propagande, dont ils avaient été, les premiers au monde, avant la guerre, à reconnaître l'importance.

En France, allons-nous demeurer inactifs ? Nous laisserons-nous dépasser dans cette voie et ne saurons-nous pas utiliser au mieux de nos intérêts nationaux une invention éminemment française, que l'étranger met sans hésiter aussi bien au service de sa propagande diplomatique et politique, qu'à celui de sa propagande commerciale ? Il faut le dire à sa louange, le gouvernement français a compris que nous devons lutter à armes égales et que nous ne pouvions nous désintéresser du cinéma de propagande, pendant que nos concurrents commerciaux l'utilisaient de la façon que nous avons dernièrement indiquée.

Nous croyons savoir qu'un effort est fait dans ce sens en ce moment par notre Ministère des Affaires étrangères, qui étudie la question de savoir quelle collaboration pourraient apporter à cette œuvre les grands industriels français.

Nous n'apprenons rien à personne en disant que les Affaires étrangères, dans la mise au point de ces projets, rencontreront sur leur route plus d'un obstacle. C'est que le problème est plus délicat qu'on ne suppose.

Il se complique de difficultés de toutes sor-

tes, qu'il serait un peu long d'énumérer. Nous devons nous contenter pour aujourd'hui d'esquisser la question à larges traits.

Pouvait-on, en France, agir comme en Angleterre, par exemple, où, comme nous l'avons exposé, les industries britanniques fédérées ont patronné une association chargée de projeter dans le monde entier des films de propagande ?

C'était tout à fait impossible et pour une raison primordiale, c'est que la plupart des commerçants et industriels français n'ont pas la foi. Il serait vain, à l'heure actuelle, de chercher à grouper l'ensemble des commerçants et industriels de notre pays, dans le but de mettre sur pied une organisation de propagande par le film. L'on se trouverait en présence de trop de divergences d'opinions et, à vrai dire, on ne pourrait parvenir à créer une fédération sur le modèle de celle d'Angleterre.

Ajoutons cependant que nombreux sont les commerçants et industriels français qui se déclarent tout acquis à la nouvelle méthode. Ils se trouvent malheureusement un peu trop disséminés et ne veulent pas supporter à eux seuls les frais d'un mouvement de propagande. Il faut qu'ils soient épaulés par leurs collègues du même commerce ou de la même industrie.

C'est pourquoi l'on a renoncé à créer chez nous — au moins pour l'instant — la fédération des industries françaises qui serait susceptible de donner naissance à un organisme aussi actif que la *Moving picture exhibition of British Industrie*, dont nous entretenions récemment nos lecteurs.

La nécessité est apparue de sérier les diffi-



Cliche Pathé

Cristallerie d'art. — Une pièce de cristal obtenue après le moulage est ébauchée à l'aide d'un disque d'acier qui tourne à toute vitesse.



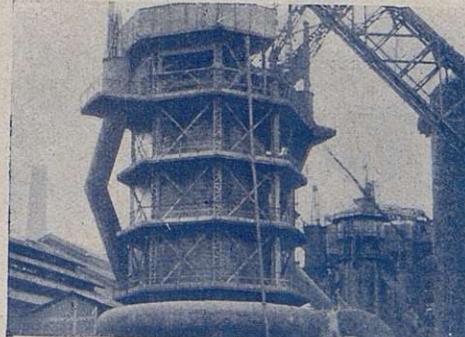
Cliche Pathé

Cristallerie d'art. — Cette vasque de cristal est « doucie » sur une meule de grès fin et sera polie sur des meules de bois ou de liège.



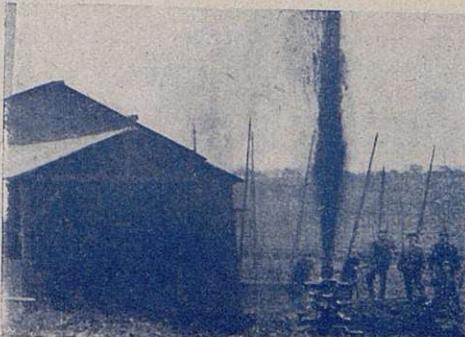
Cliche Pathé

Poterie d'art. — Cet ouvrier est en train de façonner un vase aux formes assez compliquées, qui va être mis au four.



Cliche Gaumont

Un haut fourneau.



Cliche Gaumont

Un puits de pétrole.

cultés. La première des choses à faire était de convaincre d'abord les industries françaises de cette vérité — qui n'apparaît pas évidente à tout le monde — qu'il convient d'exporter considérablement, si nous voulons relever notre pays ; cela posé, il fallait montrer l'exemple donné par les Anglais, qui ont obtenu par les films documentaires de propagande, d'appréciables résultats.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qui peut être tenté en cet ordre d'idées. Que de jugements préconçus à combattre ! S'il existe des Français qui méprisent la routine, combien la chérissent et se refusent à adopter les nouvelles méthodes !

Nous écrivions dans notre précédent article que chez nous, l'on a la fâcheuse habitude de compter sur le gouvernement pour faire tous les sacrifices. Nous ne saurions trop répéter qu'en Angleterre, le gouvernement ne fournit à ses industries pour la propagande cinématographique, qu'un appui financier relativement peu considérable, donnant en revanche sans compter son appui moral, mettant notamment à la disposition de la fédération l'armature de son organisation consulaire à l'étranger.

Notre Ministère des Affaires étrangères ne peut agir différemment, surtout à une époque où nous sommes dans l'impérieuse nécessité de faire des économies. Aux industries françaises de fournir d'abord un effort financier, en vue d'une action collective et puissante, voilà ce qu'il convient de souligner.

La propagande commerciale à l'étranger, si l'on veut qu'elle porte ses fruits, ne peut s'exercer en effet au seul profit d'une firme. Elle doit attirer l'attention de l'acheteur sur l'ensemble

d'une industrie nationale, voilà pourquoi elle doit être avant tout collective. Les Anglais l'ont si bien reconnu que pas un seul de leurs films de propagande n'est consacré à une marque déterminée.

Les industries intéressées devront participer en commun à l'établissement du ou des films, ce qui réduira les frais à leur plus simple expression. Chaque industrie sera libre ensuite de développer sa propagande de particulière, parallèlement à celle du voisin. Il s'agit avant tout d'établir aux yeux de l'étranger la prépondérance d'une industrie nationale, afin de prouver par des exemples vivants que nous sommes passés maîtres en l'art de certaines fabrications.

La méthode de propagande adoptée par la France et qui est des plus logiques, consistera à grouper les industries en fédérations séparées. L'on envisagera plus tard s'il convient de réunir toutes ces fédérations en une seule.

Pour l'instant, il s'agit de déterminer quelles sont les industries nationales qui peuvent réaliser de gros bénéfices, en développant leur commerce d'exportation. Cela fait, on s'ingéniera à convaincre leurs chefs et à les amener à adhérer au groupement qui concerne leur industrie. La tâche n'est pas aisée, pour les raisons que nous avons exposées plus haut. Tous nos industriels n'ont malheureusement pas une conception très moderne de ce que doivent être aujourd'hui les luttes économiques. Ils ne paraissent pas disposés à rivaliser à armes égales avec la concurrence étrangère, en s'adaptant aux exigences de la vie commerciale d'après-guerre.

Les frais qu'entraîne la fabrication d'un film

de propagande les effrayent. Ils doutent du rendement. Ils se refusent à exposer des capitaux dans une entreprise qui leur paraît des plus aléatoires. Et cependant, ces frais sont minimes, si on les compare à ceux qu'entraîneraient des voyages dans les pays susceptibles d'acheter chez nous. Que deux ou trois grosses industries se groupent et fassent tourner un film judicieusement établi et elles n'auront pas dépensé une somme si formidable qu'on pourrait le croire. Le public a l'esprit faussé, parce qu'il s' imagine que l'établissement d'un film documentaire coûte autant que l'établissement de certains films comiques ou dramatiques, qui nécessitent des frais d'artistes, de décors, etc.

Certes, il y a des films documentaires qui atteignent un prix de revient élevé, mais il n'est pas exagéré de prétendre que ce prix de revient est relativement bon marché, si l'on envisage les résultats certains que l'on atteindra.

A l'appui de cette thèse, il nous serait aisé de montrer l'exemple de telles industries françaises qui n'ont pas hésité depuis la guerre à faire tourner des films de propagande à leur usage particulier. Ces films offrent même un tel intérêt qu'ils ont pu être projetés en des salles de cinéma ordinaires, intercalés dans des programmes habituels, sans que le public ait élevé la moindre protestation.

En se plaçant même strictement au point de vue de la propagande commerciale à l'intérieur, la publicité par le film est assurément meilleur marché que la publicité par voie d'affiches ou

la publicité dans les journaux. Elle force l'attention des spectateurs, elle fait valoir des arguments impressionnants qui restent dans l'esprit. Sa valeur est si évidente qu'elle ne devrait même pas être discutée.

Pour en revenir au film de propagande commerciale à l'extérieur, il faut souhaiter que dans un avenir prochain, le Ministère des Affaires étrangères, en collaboration étroite avec le Ministère du Commerce, parviendra à triompher des difficultés que nous avons signalées. Il est du devoir de tous ceux qui s'intéressent au développement économique de notre pays de l'y aider. Les Français qui ont vu dans le cinéma un incomparable instrument de propagande, se doivent de répandre partout cette idée que par le film, notre pays peut augmenter son expansion commerciale à l'étranger. Ce sont là des vérités que notre *Société des Amis du Cinéma* se fera un devoir de propager et nous demandons à nos adhérents de nous apporter sans marchander leur précieux appui.

Les lettres que notre Société reçoit tous les jours nous prouvent que parmi les industriels de notre pays se trouvent des personnalités prêtes à tenter toutes les réalisations qu'on est en droit d'attendre de la race française. Les bonnes volontés ne manquent pas, le malheur, c'est que jusqu'à ce jour elles étaient éparpillées, donc sans action efficace. Nous ne demandons qu'à les constituer en un faisceau solide.

Pierre DESCLAUX

En Préparation :

L'ALMANACH DE CINÉMAGAZINE pour 1922

Cet Almanach sera tiré à 100.000 Exemplaires et distribué dans le monde entier.

Tous les intéressés sont invités à nous envoyer, *dès maintenant*, les renseignements industriels, artistiques et commerciaux les concernant.

Nos lecteurs y trouveront tous les renseignements pratiques qui peuvent les intéresser, tels que :

Maisons d'Éditions Françaises et Étrangères avec leurs Marques de Fabrique.

Loueurs, Importateurs et Exportateurs.

Auteurs-Scénaristes.

Metteurs en scène.

Opérateurs de prise de vues.

Artistes.

Studios de France et Matériel d'éclairage pour prise de vues.

Décorateurs, Loueurs de meubles, Costumiers, etc.

Organisations syndicales.

Revue de l'Année Industrielle, Artistique et Commerciale (1^{er} Octobre 1920 au 30 Septembre 1921).

Cette publication qui s'adresse autant au public, aux Amis du Cinéma, qu'aux professionnels, sera très abondamment illustrée.

LE COLLIER FATAL

Grand Roman-Cinéma en 15 Épisodes (Clichés Harry)

ADAPTÉ DU FILM HARRY PAR PIERRE DESCLAUX



— Vous allez être enfermée, ma belle !

CINQUIÈME ÉPISODE

L'ENSEVELI VIVANT

I. — Après le sauvetage de Suzy.

Pendant que Ralph Baumann et Tom Ridge s'enfuyaient au plus vite, à bord de leur canot automobile, William Perkins et Miriko étaient revenus à la surface. Mais, par prudence, ils demeuraient dans l'eau, leur tête seule émergeant. Ils s'accrochèrent à l'embarcation que les bandits avaient fait chavirer, mais qui, à présent, avait repris son équilibre normal. A une certaine distance, ils étaient complètement invisibles. Ils suivaient du regard le canot des scélérats qui se dirigeait à présent, non plus vers le *Dolphin*, mais vers une villa située sur le littoral.

— Ils nous croient noyés, dit William au bout d'un instant; ne nous montrons pas encore, afin de voir si c'est bien dans cette villa qu'ils vont conduire Suzy. Il ne serait pas habile de leur signaler que nous avons échappé à la mort.

Ils restèrent dans la même situation de longues minutes et ne se décidèrent à sortir de l'eau qu'après avoir vu nettement leurs adversaires pénétrer à l'intérieur de la villa.

— Nous les tenons, reprit William, nous n'avons plus maintenant qu'à regagner la terre. L'un d'entre nous se rendra à la succursale de mon père, pendant que l'autre surveillera les agissements de nos ennemis.

— Laissez-moi cette dernière tâche, demanda

Miriko. Je vous garantis que je saurai bien à qui appartient la villa. Mais où vous retrouverai-je ?

Miriko, tout en parlant ainsi, était remonté dans la barque et avait aidé son compagnon à se hisser à côté de lui. William dit en saisissant une rame :

— Réflexion faite, je n'irai pas immédiatement chez M. Craig. Je vais aller au Cosmopolite Hôtel où je retiendrai un appartement. Rejoignez-moi dès que vous le pourrez. Je ne prendrai aucune décision avant de vous avoir vu.

Ils se mirent à ramer. Le chaud soleil d'orient séchait leurs costumes de toile blanche. Ils se tassaient, souquant sur les avirons avec énergie, pressés d'arriver à terre.

II. — Ali-Mustapha, le nécromancien.

Tom Ridge et Ralph Baumann se félicitaient d'être parvenus à se débarrasser avec tant de facilité de William et de Miriko. La villa dans laquelle ils s'étaient réfugiés, appartenait à Cressent, ce chef de bande qui se trouvait à leurs côtés, au moment où avait eu lieu l'abordage. Les misérables ne soupçonnaient pas que l'ancien roi de Manoa se trouvait non loin de l'habitation et que même il s'efforçait de pénétrer dans le parc qui entourait la villa.

Ce fut un complice de Cressent, affilié à sa bande, un nommé Jim, qui leur donna l'alarme. Il raconta qu'il avait cru voir, se dissimulant dans un taillis, quelqu'un dont le signalement se rapprochait de celui de Miriko. Ralph et Tom ne cherchèrent pas à cacher leur stupeur. Les scélérats organisèrent aussitôt une battue qui ne donna aucun résultat, pour cette bonne raison que Miriko était monté dans un arbre et restait invisible.

Tom Ridge se moqua de son camarade, mais toutefois, par mesure de précaution, il décida qu'on allait transporter ailleurs Suzy Sanderson.

— Allons chez Ali-Mustapha, dit-il, j'ai conservé un excellent souvenir de ce nécromancien, qui exerça longtemps son métier à San-Francisco, lorsque j'y séjournais. Nous avons fait ensemble plus d'un coup. Avec lui, il n'y a qu'à payer et l'on est servi au mieux de ses intérêts. Il acceptera, j'en suis sûr, de garder la petite. Elle ne s'échappera pas de ses mains.

— Allons vite, alors ! déclara Ralph résigné. Cette Suzy devient embarrassante. Je commence à regretter de ne pas l'avoir expédiée à nouveau au fond de l'eau.

Tom Ridge bougonna et donna le signal du départ. Suzy, bâillonnée et ligotée, fut jetée dans une voiture fermée, qui quitta la villa au grand galop. Miriko, de son observatoire, assista à ce départ. Il se disposait à descendre de l'arbre, lorsqu'il vit Tom et Ralph, sortir à leur tour du repaire et s'éloigner à pied. Il attendit quelques secondes, puis, s'assurant que personne ne le voyait, les suivit. Il arriva ainsi presque en même temps qu'eux, à peu de distance d'une coquette propriété, devant laquelle stationnait la voiture

dans laquelle se trouvait Suzy. Miriko, aux aguets se coucha sur le sol. Il vit Ralph et Tom frapper à une porte. Un serviteur à mine défiante ne tarda pas à venir leur ouvrir. Presque aussitôt, Suzy fut transportée à l'intérieur et la voiture repartit.

Ali Mustapha, un homme barbu, de haute taille, au teint bronzé, le front ceint d'un turban, le corps étroitement serré dans une sorte de lévite noire, la taille entourée d'une écharpe de soie, ne reconnut pas tout de suite Tom Ridge. Ce dernier dut lui rappeler certains faits qui remontaient à plusieurs années. Le visage de cet étrange individu s'éclaira alors d'un sourire machiavélique. Il observa d'un accent railleur :

— J'imagine que ça n'est pas pour que je te dise la bonne aventure que tu me rends visite ?

Tom Ridge désigna Suzy que tenaient deux de ses complices et déclara rapidement :

— Nous t'amenons cette jeune fille. Nous te demandons simplement de la garder prisonnière. Pour te montrer que tu n'auras pas affaire à des ingrats, voici un premier acompte, Ali.

Il donna plusieurs pièces d'or au nécromancien qui s'exclama avec nonchalance :

— Mettez cette jeune personne sur ce divan !

Les bandits qui étaient aux côtés de Suzy obéirent. A peine eurent-ils déposé la jeune fille sur l'amas de coussins qu'on leur indiquait, qu'elle se dressa d'un tour de reins et leur échappant, gravit à rapides enjambées quelques marches qui conduisaient à une porte. Mais elle jouait de malheur, Ralph Baumann se trouva devant elle et lui barra le chemin. Des serviteurs d'Ali Mustapha, que Suzy avait renversés dans sa hâte de fuir, étaient déjà près d'elle.

— Ce n'est pas encore cette fois que vous retrouverez la clef des champs, se moqua Ralph, vous allez être enfermée entre quatre murs, ma belle, et l'on vous adjointra quelques-uns de ces messieurs, pour vous tenir lieu de demoiselles de compagnie.

Un bâillon empêchait toujours Suzy Sanderson de parler. Mais ses yeux exprimèrent une haine si vivace, que Baumann recula d'un pas. Les domestiques d'Ali Mustapha entraînaient la jeune fille, non sans la brutaliser, car elle leur opposait une grande force de résistance. Tom Ridge seul souriait. Il fit à Ali Mustapha le récit des aventures qui motivaient leur venue à Dardanopolis. Le diseur de bonne aventure, qui, toute sa vie, avait été mêlé à des vols et à des crimes, ne s'effaroucha pas de connaître la vérité.

— Vous avez été sages de vous adresser à moi, déclara-t-il, j'ai l'expérience de ces sortes d'entreprises. Je vous seconderai admirablement.

Mais Tom, pas plus que Ralph, ne l'écoutait. Tous deux, stupéfiés, se désignaient Miriko qu'ils apercevaient au dehors à travers les rideaux d'une fenêtre. L'ancien monarque s'était risqué, en effet, imprudemment, hors de sa cachette, afin de mieux explorer la maison. Ridge, en quelques mots rageurs, expliqua au nécromancien quel était ce personnage.



— Haut les mains, fripons ! hurle William.

— Je vais le faire saisir par mes hommes, s'écria le scélérat, avant peu il aura fini de vivre.

— Non, répliqua Ridge, il vaut mieux le filer. Nous saurons ainsi si William Perkins a, lui aussi, échappé à la mort et, dans ce cas, rien ne serait plus aisé que d'attirer l'Américain ici.

— Je me charge de tout, déclara Ali Mustapha, ma maison sait se changer en tombeau, le cas échéant. Laissez-moi la bride sur le cou et je vous assure que votre Perkins ne tardera pas à se présenter de lui-même à l'entrée du piège.

Il frappa dans ses mains. Un domestique accourut. Le nécromancien lui montra Miriko.

— Suis cet homme, dit-il, je veux savoir où il va.

Ralph et Tom ne tenaient plus en place. La vue de l'ancien monarque de Manoa les avait irrités au plus haut degré. Ali Mustapha finit par leur dire :

— Si j'étais à votre place, j'irais dans les environs de la succursale Perkins, afin d'empêcher vos adversaires de voir Craig, si l'envie leur en prenait. Votre présence ici est complètement inutile. Croyez-en ma vieille expérience. J'ai besoin de toute ma liberté d'action pour agir. Je demande une heure pour triompher de William Perkins. Le tour de Miriko viendra ensuite.

— J'ai toute confiance en toi, dit Tom Ridge. Ralph et moi allons sortir d'ici, dès que l'espion de Perkins se sera éloigné. Je n'ai pas besoin

d'insister sur la nécessité de surveiller Suzy Sanderson d'une façon constante. Avec elle, il faut s'attendre à tout.

Ali Mustapha le rassura d'un geste.

III. — Pour délivrer Suzy.

Miriko pénétra en coup de vent dans l'appartement que William Perkins avait retenu au Cosmopolite-Hôtel. Le jeune homme qui rêvait, se tourna vers son ami et fut frappé de l'expression des yeux de Miriko. L'ancien monarque laissait, en effet, deviner par des signes visibles d'énervernement, qu'il savait du nouveau.

— Cette fois, dit Miriko, nous les tenons. J'ai suivi pas à pas nos gredins. Ils sont à présent dans une demeure à cinq minutes d'ici. Mais je crains qu'ils ne m'aient aperçu, car j'ai été filé par un domestique de cette maison. Il m'a suivi jusqu'ici.

William parut se réjouir de ce que lui apprenait Miriko. Il déclara d'un accent tranquille :

— En ce cas, nous n'avons qu'à attendre. Connaissant Tom et Ralph comme je les connais, ils ne vont pas tarder à tenter quelque chose contre nous. Tenons-nous sur nos gardes. Etant avertis, nous ne risquons rien. Ils nous fourniront d'eux-mêmes, j'en suis convaincu, l'occasion d'agir. Suzy sera bientôt délivrée.

A la demande du jeune homme, Miriko conta

la séquestration de Suzy dans la villa de Crescent et son transfert chez Ali Mustapha. Il n'omettait aucun détail et décrivait à son compagnon la situation de la maison du nécromancien, lorsqu'un coup sec ébranla la porte. Ils sursautèrent d'émotion. A voix basse, William conseilla à Miriko de se cacher derrière un paravent et alla ouvrir. Il se trouva en présence d'Ali Mustapha qu'il reconnut facilement, au signalement qui lui en avait été tracé. L'individu s'inclina et tendant une carte sur laquelle se trouvait gravée au-dessous de son nom, la phrase *Dit le présent et prédit l'avenir*, déclara d'une voix mielleuse :

— Excusez ma visite, Monsieur, j'ai su que vous recherchiez une personne. Il est en mon pouvoir de vous la faire retrouver.

— Soyez le bienvenu, répondit William en s'effaçant pour laisser entrer le nécromancien et en lui indiquant un siège, j'ai toujours eu foi dans les lignes de la main et j'accepte volontiers votre concours.

Ali Mustapha protesta avec un sourire :

— Fi donc ! Je ne lis pas dans les lignes de la main. J'ai en mon pouvoir certaines forces occultes. Si vous voulez bien me suivre, je vous mettrai chez moi, en présence de la boule de cristal révélatrice, qui vous montrera celle que vous recherchez.

William décidé à tout brusquer se leva et dit :

— Je consens à vous accompagner, mais faisons vite, car je suis pressé. Passez devant, je vous prie.

Il avait eu le temps d'écrire « Suivez-moi ! » sur la carte du scélérat et de déposer le bristol sur un guéridon bien en vue. Après quoi il rejoignit Ali Mustapha qui descendait déjà l'escalier.

William savait parfaitement à quels périls il s'exposait, en acceptant de se rendre dans le repaire où l'on séquestrait Suzy Sanderson. Il avait confiance et affrontait avec plaisir le danger puisqu'il s'agissait de sauver celle qu'il aimait. Le nécromancien, tout le long du chemin, conserva un mutisme absolu. Il ne consentit à parler que lorsqu'il eut introduit notre héros dans la pièce où il recevait d'habitude sa clientèle. Il désigna à William Perkins une énorme boule de cristal placée sur une table et animée d'un mouvement giratoire et lui fit signe de s'approcher en disant :

— Pensez de toute votre âme à la personne qui vous est chère et vous l'apercevrez bientôt.

Sceptique, William s'assit devant la table, non sans surveiller Ali Mustapha du coin de l'œil. Soudain, il poussa un cri d'effroi. Dans la boule, l'image de Suzy Sanderson venait d'apparaître. Il distinguait nettement la jeune fille qui se repeignait.

Le nécromancien épiait l'effet que produisait cette vision sur William. Cette boule de cristal était disposée de telle sorte qu'elle permettait, à la volonté d'Ali Mustapha, de voir par une ingénieuse combinaison de miroirs, tout ce qui se passait dans la maison et dans ses alentours immédiats. Mais le bandit ne soupçonnait pas

ce qui allait se passer. William se dressa et lui sauta à la gorge.

— Si tu ne me dis pas où elle est, s'exclama-t-il, je t'étrangle !...

Ali Mustapha eut du mal à se remettre de l'agression qu'il venait de subir.

— Quelle poigne ! fit-il haletant. Vous avez tort de vous fâcher ainsi, Monsieur, je vais vous donner satisfaction.

Il s'avança vers le fond de la pièce, menacé par le revolver de William qui, à la moindre alerte, aurait fait feu. Il conduisit ainsi Perkins jusqu'à la porte de la chambre où Suzy était séquestrée.

— C'est là, dit-il, mais restez calme.

— Canaille, répliqua William en saisissant un deuxième revolver, si tu m'as trompé, gare à toi !

D'un coup de pied, il ouvrit la porte et eut une exclamation de surprise. Suzy Sanderson, ligotée sur une chaise, lui apparut entourée de sept bandits à mine patibulaire.

— Haut les mains, fripons ! hurla William en s'élançant vers eux.

Du même geste narquois, tous levèrent les bras au plafond. Mais aussitôt, d'autres hommes que le jeune homme n'avait pas aperçus, l'attaquèrent par derrière et le désarmèrent. En une seconde, William se trouva réduit à l'impuissance et ligoté étroitement, sous les yeux atterrés de Suzy qui appelait en vain au secours. Ali Mustapha se moqua de lui.

— Je te croyais plus malin, l'ami ! fit-il. Tu vas voir ce qu'il en coûte de m'avoir bravé. Tu as voulu entrer dans cette demeure, tu n'en sortiras jamais. Mettez-lui le suaire, mes camarades !

Deux mulsumans s'approchèrent de William et l'enveloppèrent d'un vaste linceul qu'ils drapèrent autour de son corps. William conservant son sang-froid, jeta un regard méprisant à ceux qui l'avaient capturé et dit à Suzy Sanderson :

— Adieu, ma bien aimée, le sort n'a pas voulu que je réussisse à vous délivrer. Mais tout se paye ici-bas. Moi disparu, d'autres vous viendront en aide et sauront bien me venger.

D'un geste violent Ali Mustapha le bouscula. On l'entraîna dans le couloir. Suzy poussait des cris désespérés. Le nécromancien, sans plus se préoccuper de la jeune fille laissée à la garde d'un seul homme, avait hâte de se débarrasser de son adversaire dans le plus bref délai. William fut conduit jusqu'au sous-sol de la maison. Il eut le pressentiment de ce qui l'attendait, en cette cave sinistre, où régnait une pénétrante humidité. D'ailleurs, le diseur de bonne aventure se chargea de l'éclairer sur ses intentions. Il ouvrit en effet la porte d'un étroit cachot et s'exclama lugubre :

— C'est ici que tu seras enterré vivant !

William avec un courage surhumain, opposait au bandit un visage tranquille.

— Tes menaces ne m'effraient pas, fit-il, je n'ai jamais su ce que c'était que de trembler.

Un des musulmans le traîna dans la cave et le coucha au fond d'un tombeau de pierre. A peine fut-il étendu, qu'une lourde dalle mue par un



— C'est ici que tu seras enterré vivant !

mécanisme se mit à descendre lentement au-dessus de sa tête.

Perkins voyant que le nécromancien mettait réellement sa menace à exécution et se rendant compte que le tombeau ne serait complètement fermé qu'au bout d'un instant, cria de toutes ses forces :

— A moi, Miriko ! Au secours !

IV. — Délivrance.

Ali Mustapha ne put retenir un rire sardonique, en entendant William appeler l'ancien monarque au secours et il se moqua de sa victime avec férocité. Le jeune homme savait bien ce qu'il faisait en poussant de telles clameurs. Il était certain que Miriko inquiet de ne pas le voir sortir du repaire, allait venir à son secours et que ses appels le guideraient. L'ex-roi de Manoa commençait en effet à éprouver de sérieuses inquiétudes. Résolu à ne pas laisser périr un homme qui s'était si généreusement dévoué à sa cause, il s'introduisit dans la maison.

Au même moment, Suzy Sanderson qui, de la chambre où on la retenait prisonnière, entendait les cris de William, fut prise d'une crise de colère. Malgré les liens qui l'attachaient à une chaise, elle se leva et courut jusqu'à la porte, en essayant de l'enfoncer d'un coup d'épau.

Son gardien riait d'un air stupide. Suzy l'apostropha en termes cinglants. Sa voix résonnait. Soudain la porte s'ouvrit. Miriko parut. Il brandissait son revolver qu'il posa sur la poitrine du musulman abasourdi, puis désarmant et ligotant ce dernier qui d'ailleurs ne cherchait pas à résister, délivra Suzy.

Tous deux se dépêchèrent de descendre à la cave, les cris de William étaient plus sourds maintenant. La pierre bouchait à peu près l'ouverture du tombeau. Il s'en fallait de quelques centimètres et le jeune homme allait être complètement muré dans ce sépulcre. Miriko et Suzy en un clin d'œil virent par la porte entr'ouverte ce qui se passait. Ils se dressèrent sur le seuil, braquant leurs armes sur les misérables.

— Délivrez Perkins tout de suite, ordonna Miriko, ou nous tirons sur Ali Mustapha !

Le nécromancien qui se souciait peu de pousser le dévouement jusqu'au sacrifice personnel, fit un signe. Le mécanisme qui avait abaissé la pierre tombale fut actionné en sens inverse. William vit se rouvrir l'horrible prison à l'instant même où il s'y croyait destiné à périr d'une mort atroce. Ses liens détachés, il courut rejoindre ses amis, qui tenaient en respect le nécromancien et ses complices. Ali Mustapha, furieux d'avoir été joué, lançait à nos héros des regards fulgurants. Suzy s'approcha de lui et enleva la clef de la cave qui se trouvait glissée dans l'écharpe de soie que le diseur de bonne aventure portait à la taille.

— Mademoiselle, fit le scélérat humblement, vous n'allez pas nous enfermer ici ?

— Vous avez justement deviné mes intentions, répondit-elle, je ne suis d'ailleurs pas inquiète à votre sujet, car vos complices viendront sans doute vous délivrer.

D'un bond elle sortit de la cave, puis elle poussa la porte et donna deux tours à la serrure. Ali Mustapha et ses acolytes étaient prisonniers à leur tour.

V. — « Cet homme est un imposteur ! »

Bousculant les domestiques qui voulaient l'empêcher de pénétrer dans la demeure de M. Craig, le représentant de son père à Dardinopolis, William Perkins, fit irruption au seuil de la salle à manger, où le joaillier avait invité à dîner de nombreux amis.

Ralph Baumann en voyant surgir son ennemi se dressa, au moment précis où William s'écriait :

— Votre bonne foi a été surprise, Monsieur Craig. Je suis le fils de James Perkins, cet homme est un imposteur. Il se nomme Ralph Baumann et fait partie d'une bande de voleurs internationaux. Il m'a volé le collier de perles qu'il vous a montré.

Les invités du joaillier considéraient avec étonnement William, qui paraissait si sûr de ce qu'il avançait. Une vive émotion étreignait le cœur de chacun. M. Craig se tourna vers Ralph et allait lui adresser la parole, lorsque le bandit sortant de sa poche le portefeuille qu'il avait dérobé à Perkins, à Manoa, riposta avec une indignation admirablement feinte :

— Vous vous trouvez en présence d'un abominable gredin, Monsieur Craig. Il ment. Voici mes papiers, veuillez les consulter, je vous prie. D'ailleurs je suppose que vous n'ajouterez pas plus d'importance qu'il ne convient aux divagations de cette canaille, qui voudrait s'emparer des perles que nous sommes chargés de vendre.

— Misérable ! s'exclama William. La preuve de votre imposture est facile à faire. Vous avez essayé aujourd'hui même de m'assassiner, vous...

Le jeune homme s'interrompit. M. Craig avec sa légèreté habituelle, ayant examiné d'un coup d'œil rapide les papiers que lui tendait Ralph venait de dire à ses domestiques :

— Chassez cet individu et, sous aucun prétexte, qu'il ne reparaisse ici.

Deux maîtres d'hôtel se précipitèrent sur William et, malgré ses protestations, réussirent à l'entraîner. Le fils de James Perkins préféra ne pas aggraver son cas en résistant. Il réfléchit qu'il valait mieux user de ruse. Une fois hors de la demeure, il ne s'éloigna pas, résolu à revenir et à essayer de s'entretenir avec Craig, en tête-à-tête.

Une heure plus tard, étant parvenu à se faufiler à nouveau dans la maison, il attendit l'instant propice, dissimulé derrière une tenture. Le dîner achevé, les invités étaient passés au salon et dansaient aux sons d'un orchestre. Ralph Baumann très entouré, arriva. Il déclarait :

— Monsieur Craig ne reviendra que d'ici quelque temps. Il s'est rendu à la police pour faire arrêter ce gredin qui voulait se substituer à moi.

En entendant ces mots, William frémit et songea qu'il n'était guère prudent de rester là davantage. Il partit précipitamment pour aller retrouver ses amis au Cosmopolite-Hôtel.

VI. — A « l'English Bar ».

Ralph Baumann et Tom Ridge dormirent mal cette nuit-là. La démarche de William auprès de Craig, dérangeait leurs projets. Après avoir passé la nuit chez un ami de leur complice Cressent, qui partant en voyage avait mis à leur disposition sa maison, ils se rendirent au matin dans un bouge de Dardinopolis l'English Bar, tenu par un certain Clerke. Cet établissement louche était le lieu de rencontre de nombreux bandits, ainsi que des matelots et débardeurs. Les scélérats se firent servir à boire dans une pièce de l'arrière-boutique, où ils se trouvaient plus à l'aise, pour parler de leurs affaires.

Miriko qui depuis le matin les filait, en usant de mille précautions, s'assit non loin d'eux, de façon à pouvoir tout entendre de leur conversation. Une cloison le séparait des misérables mais par la porte demeurée ouverte, il lui fut possible de ne pas perdre un mot de ce que disaient ses ennemis.

Ralph était en proie à un accès de pessimisme.

— Je crois, grommelait-il, qu'il ne nous sera pas facile de continuer à duper longtemps cet imbécile de Craig. La vérité peut se faire jour, d'un instant à l'autre, et je redoute que les rôles ne soient intervertis.

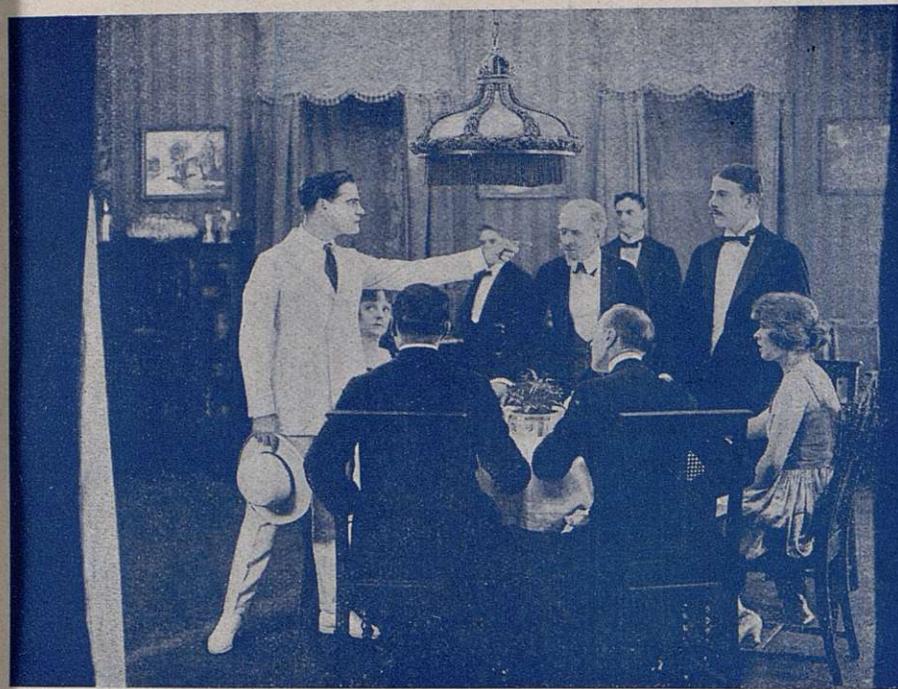
Il ne faut pas songer à quitter Dardinopolis. La vente de nos perles n'est possible qu'en Orient. C'est aujourd'hui seulement que le joaillier doit voir Osman-pacha. Si jamais ce personnage nous demandait un nouveau délai, l'affaire deviendrait dangereuse pour nous. Je préférerais tirer un moindre profit de la vente des perles, mais nous en débarrasser promptement.

— Oui, ça traîne, acquiesça Tom Ridge et ça pourrait mal tourner pour nous. Je suis de ton avis et c'est pourquoi d'ailleurs je t'ai conduit ici. Jim m'a parlé hier soir d'un recéleur qui est fort consciencieux. Il m'avait promis de se trouver à l'English Bar ce matin et je m'étonne qu'il ne soit pas encore là. Veux-tu que nous allions chez Jim ? Il doit être chez lui. Il habite à deux pas.

— C'est cela, allons-y tout de suite ! déclara Ralph. Ces contretemps m'énervent, je n'ai pas l'habitude d'attendre si longtemps la réalisation de mes désirs. William et ses amis ont quitté le Cosmopolite-Hôtel, qui sait s'ils ne préparent pas quelque une de ces machinations dont ils ont le secret ?

— Viens, dit simplement Tom.

Il se dirigeait vers la grande salle du bar, mais se ravisant, il guida son complice vers une issue



— Cet homme est un imposteur !

qui se trouvait dans la pièce même. C'est que Tom connaissait à merveille la disposition des lieux, ayant fréquenté le bouge de Clerke, quelques années auparavant.

Miriko s'élança à leur poursuite et parvint en même temps qu'eux chez Jim. Il se dissimula derrière des barriques vides, pendant que les misérables frappaient à la porte du bandit. Aucune réponse ne leur fut faite.

— La guigne ! bougonna Tom. Il n'est pas là. Où peut-il être cet animal ? Revenons à l'English Bar.

— Que de temps perdu ! s'impatientait Ralph. Tom s'était arrêté. Il plaquait ses mains sur son veston d'un air affolé.

— Sapristi ! s'écria-t-il soudain. J'ai perdu les perles.

Ralph eut un cri de rage.

— Voyons, tu plaisantes Ridge, dit-il.

— Mais non, fit l'autre en montrant la doublure décousue de son veston, elles ont dû glisser. C'est qu'elles pesaient lourd.

— Idiot ! Ce n'est pas à moi que pareille chose serait arrivée. Tu es inexcusable !

— Ne nous emballons pas. Elles ne doivent pas être loin. Elles sont probablement tombées au bar à moins que ça ne soit chez Loubadrio, où nous avons passé la nuit.

Ralph lança à son complice un regard soupçonneux et l'apostropha vivement :

— Je te croyais plus malin. Vite, allons à

l'English Bar, peut-être personne ne les a-t-il trouvées !

Miriko les vit courir jusqu'au bouge de Clerke, mais il ne les suivit pas et s'éloigna à toutes enjambées du côté opposé.

Ralph et Tom pénétrèrent avec nervosité dans la salle où quelques minutes auparavant, ils avaient séjourné. Ils appelèrent le garçon et l'interrogèrent avec brutalité :

— Tu n'as pas vu un petit sac, que nous avons laissé tomber là ?

— Non, Monsieur, je n'ai rien vu, dit l'homme. Mais Tom et Ralph que cette réponse ne satisfaisait pas, lui sautèrent à la gorge.

— Tu mens, reprit Tom, tu nous as volés !

— Je vous jure, Messieurs, balbutia l'individu à demi-étranglé. Ne serrez pas si fort !

— Il a l'air de dire la vérité, maugréa Ralph, lâche-le ! D'ailleurs, s'il nous trompait, il peut être assuré que nous le retrouverions et dans ce cas, malheur à lui, nous saurions bien nous rendre justice nous-mêmes.

Ils partirent, laissant le garçon épouvanté.

VII. — A la recherche des perles.

Après l'algarade de la veille, William Perkins se sachant recherché par la police, avait décidé ses compagnons à quitter le Cosmopolite-Hôtel. Les trois amis étaient descendus à l'Européen-Palace, où ils avaient donné de faux noms.

William et Suzy savouraient la joie d'un doux tête-à-tête, lorsque l'ancien roi de Manoa, vint troubler leur quiétude.

— Je suis venu vous chercher, dit Miriko, il y a du nouveau. Ralph et Tom ont perdu les perles. D'après ce que j'ai entendu, elles doivent être dans la maison de ce Loubadrio, où ils ont passé la nuit. Nous avons plusieurs minutes d'avance sur eux. Pour peu que la chance nous favorise, nous avons le temps de reprendre notre bien.

Déjà William et Suzy donnaient le signal du départ. Miriko les guidait.

Le bandit qui avait hospitalisé pour quelques jours Ralph et Tom, habitait à côté de l'Européen-Palace. Nos amis se trouvèrent bientôt devant la maison, où ils présumaient que leurs adversaires avaient laissé les perles. Après s'être assuré que la demeure était momentanément abandonnée, ils en firent le tour, afin d'y pénétrer sans tarder. Ils tentèrent en vain de forcer une porte et se demandaient avec angoisse s'ils n'allaient pas devoir renoncer à leur projet, lorsque Miriko réussit à ouvrir un contrevent du rez-de-chaussée.

La fenêtre étant du modèle à guillotine, il leur fut aisé de faire monter le panneau inférieur. Ils se précipitèrent, escaladèrent l'appui et se glissèrent à l'intérieur.

La maison dans laquelle ils venaient de pénétrer n'avait qu'un étage, un grenier et une cave. Nos héros se mirent à la fouiller de fond en comble, afin de tâcher de remettre la main sur les perles.

Fébrilement, ils ouvraient les tiroirs, déplaçaient rapidement les moindres objets, regardaient partout. Ils ne trouvaient rien.

William Perkins, loin de perdre courage, déclara :

— Il me paraît impossible que Ridge ait laissé tomber le collier sans s'en apercevoir. C'est donc qu'il l'aura caché quelque part, au moment de se coucher. Il ne se sera plus souvenu ensuite.

Miriko hocha la tête d'un air sceptique.

— Pourvu dit-il, que Tom n'ait pas joué la comédie, dans le but de s'approprier les perles.

— Cela ne me surprendrait pas outre mesure, fit Suzy, mais en ce cas le collier ne peut être loin, puisque les deux complices ont passé la nuit dans cette demeure, sans se quitter. Ridge possédait certainement les perles hier au soir, au moment où Baumann est rentré de la soirée donnée en son honneur chez Craig. Tom ne se serait pas risqué à les faire disparaître, alors que son camarade pouvait demander à les voir. Donc s'il y a eu, de la part de Tom, l'intention de dissimuler le collier, pour laisser croire qu'il a été perdu, c'est pendant la nuit seulement qu'il a agi, ou au plus tard, ce matin, Ralph dormant encore.

— Oui, dit William, nous ne devons pas nous décourager et chercher.

Ils inspectèrent à nouveau les meubles, allant jusqu'à déplacer les volumes d'une petite bibliothèque, afin de voir si par hasard le précieux trésor ne se trouvait pas là. Ils découvraient les objets les plus hétéroclites, provenant sans

doute de cambriolages exécutés par le propriétaire de la maison.

Miriko soudain donna l'alarme.

— Attention ! fit-il. On dirait qu'on entend un bruit de pas. Ne bougeons pas !

Ils s'immobilisèrent, aux écoutes. Les traits crispés, ils se regardèrent atterrés.

On entendait au dehors Tom Ridge et Ralph Baumann qui parlaient à haute voix.

— Devons-nous fuir, chuchota l'ancien monarque, ou bien affrontons-nous les risques d'une lutte avec ces bandits ?

— Soyons prudents, conseilla William, une bataille avec nos ennemis ne nous procurerait aucun avantage, même si nous réussissions à les mettre dans l'impossibilité de nuire. Ce n'est pas cela qui nous fera retrouver les perles. Le mieux est de rester ici, en évitant toutefois de nous trouver face à face avec eux. Surveillons-les. Nous avons tout intérêt à être de simples témoins. S'ils rentrent en possession du collier, nous interviendrons. Il nous sera facile de triompher de ces coquins.

Ils étaient à ce moment dans une chambre assez en désordre, celle où Tom avait couché. Cette pièce possédait plusieurs portes. Ils combinèrent sur le champ un plan ingénieux et se dissimulèrent.

Ralph Baumann cependant, ouvrait sans méfiance la porte de la maison et faisait passer devant lui Tom Ridge. Le voleur international se méfiait de plus en plus de son complice, à demi-persuadé qu'il avait voulu le tromper. Il parvenait à donner le change et maîtrisait sa colère. Mais il était à bout de patience.

— Tom, dit-il en fixant ses yeux sur ceux de son compagnon, j'espère qu'avant cinq minutes, nous aurons les perles.

— Tu es extraordinaire ! bougonna Ridge. Je ne suis pas comme Ali Mustapha, je ne prédis pas l'avenir. Si cela ne dépendait que de moi ! Crois-tu donc que je m'amuserais à chercher un bijou, si je savais où il est. Cesse donc tes insinuations, Ralph. Je vois très bien où tu veux en venir. Les perles ne peuvent être que dans ma chambre... en admettant qu'elles aient été perdues ici.

Ils s'acheminèrent à pas précipités, vers la pièce où se tenaient nos héros.

Ceux-ci jugèrent prudent de laisser le champ libre aux misérables et s'empressèrent de passer dans un cabinet contigu à la chambre.

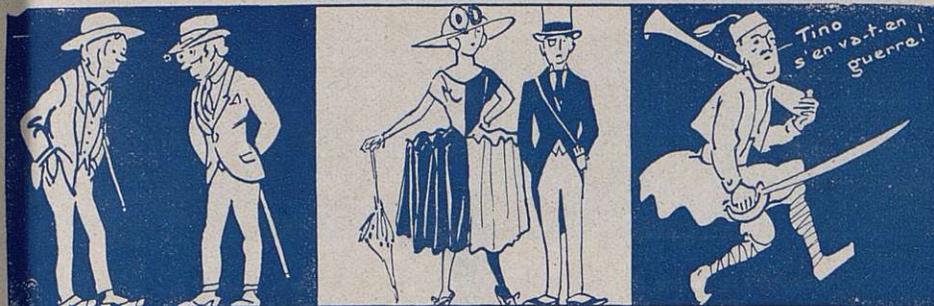
Miriko dans sa précipitation, bouscula un gros paquet ficelé qui était en équilibre sur le bord d'un fauteuil. Le paquet tomba avec un bruit sourd.

Tom et Ralph n'y prirent garde. Leur premier soin fut d'ouvrir la croisée et les persiennes. Alors, Miriko, par l'entrebaillement de la porte, aperçut le collier de perles qui était tombé avec le paquet.

Suzy lui tendit un châle. Il le lança avec habileté et fut assez heureux pour recouvrir entièrement le paquet et les perles.

FIN DU CINQUIEME EPISODE

Cinéma Actualités



LES BONNES LANGUES

— Si ce n'est pas scandaleux de donner un premier prix de comédie à un type qui n'a pas de voix !

— Oui, il a un bel organe pour faire du cinéma !...

Malgré les difficultés que rencontrent les opérateurs de ciné, au pesage des champs de courses, voici un spécimen, pris aux dernières épreuves hippiques, des robes de polichinelles adoptées par quelques élégantes. Où allons-nous ?...

Et Constantin ? Où va-t-il ? Le malheureux, sans doute jaloux des succès de rire de Charlot, Rigadin et consorts, se lance dans les piteries, la tête la première. Il déclare la guerre à la Russie !... Il est encore plus maboul que son beau-frère Guillaume !



Un film à poursuite appelé à un grand retentissement : Le Tour de France cycliste en quinze étapes.

Et ça, c'est ce qu'on peut appeler : « tourner » !

Quelques députés amis du « 7^e Art » viennent de déposer un projet de loi en faveur du Cinéma. Ils arriveront à calmer les ardeurs du Fisc qui taxe les spectacles un peu lourdement !

Voici quelques spécimens de congressistes de la 3^e Internationale de Moscou. Joli document pour le cas où la bande des « Pieds Nickelés » serait adaptée au Cinéma !



— Dites donc, vous-là, l'ivrogne, vous allez sortir... Il ne faut pas troubler la représentation.

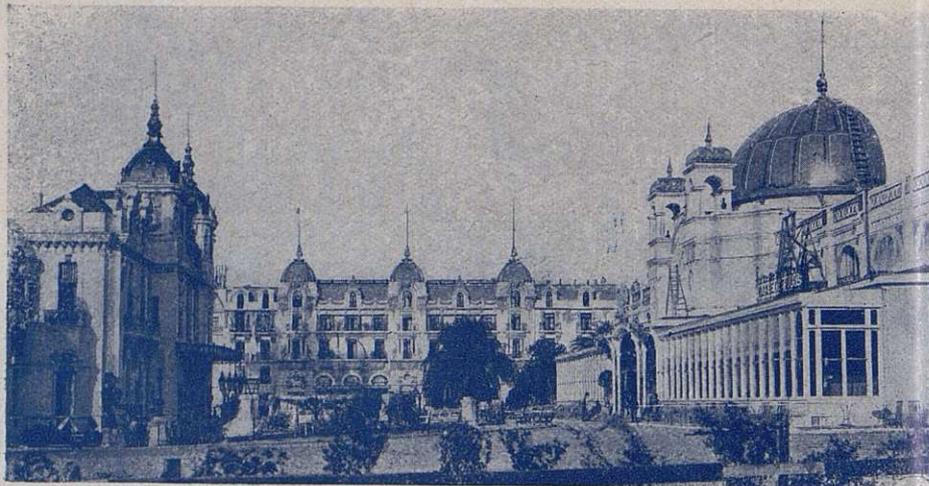
— Vous êtes épatant... il faut bien combattre la sécheresse !

— Enfin, qu'est-ce que tu réclames ! Tu vas passer deux mois sur une plage magnifique, dans un décor superbe...

— Parle tant que tu voudras ! Un sale trou où il n'y a même pas de ciné !

— Tu divorces parce que ton mari t'a traitée d'imbécile ? C'est trop de susceptibilité.

— Si ce n'était que ça, évidemment... mais il m'a dit que je n'étais pas photographique !..



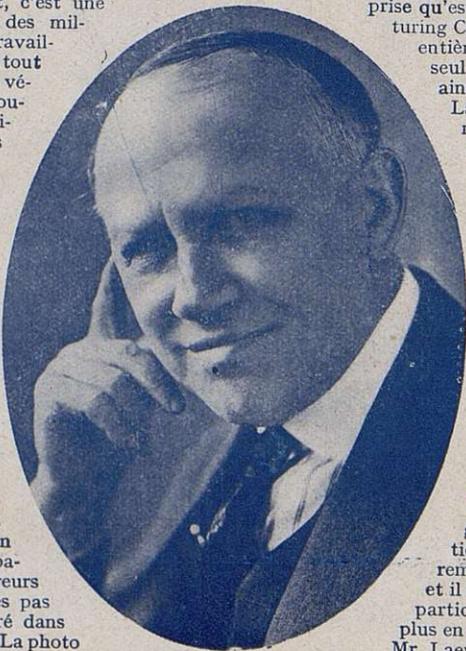
Une reconstitution du Casino, de l'Hôtel et du Café de Paris à Monte-Carlo, construit à Universal City pour le grand Universal Jewel « Foolish Wives » (Folies de Femmes)

CARL LAEMMLE

M. CARL LAEMMLE, président de l'Universal Film Manufacturing Co de New-York, vient d'arriver à Paris.

On sait que Mr Laemmle est le fondateur de l'Universal City, en Californie, la capitale du film mondial. Quelques détails sur cette ville, qu'est Universal City ne manqueraient certainement pas d'intéresser nos lecteurs : Comment ?...

Une ville ?... Parfaitement, c'est une véritable ville, comptant des milliers d'habitants qui ne travaillent que pour le film et tout ce qui s'y rattache. Une véritable ville, où vous trouverez un hôpital, une église, un théâtre et quelques cinémas, une école et un hôtel, bref, tout ce que vous pouvez trouver dans une métropole (sauf peut-être un « Métro » ; mais ça ne saurait tarder). Et ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, située dans la belle vallée de San Fernando, en Californie, la perle de l'Amérique, c'est qu'on s'y trouve à chaque coin dans un autre pays. Ici, vous verrez la rue d'un village suisse, là-bas, en traversant un petit pont, vous croyez être à Venise, d'un autre côté, un champ de bataille nous rappelle les horreurs de la guerre et, à quelques pas plus loin, vous êtes capturé dans un village de Peaux-Rouges. La photo ci-dessus montre une reconstitution de Monte-Carlo : le Casino, l'Hôtel et le Café de Paris avec toutes ses splendeurs. Tout cela a été reconstruit en massif à Universal City et a coûté plus de 200.000 dollars pour quelques scè-



M. CARL LAEMMLE
Président de l'Universal Film
Manufacturing Co de New-York

nes de *Foolish Wives* (Folies de Femmes). Ce premier film, dont la fabrication a coûté un million de dollars, sortira en septembre prochain.

Il est presque impossible d'imaginer que toute cette ville, enregistrée comme telle au gouvernement des Etats-Unis, et qui possède sa propre police, ses propres pompiers, etc., ait été construite par un seul homme ; que la formidable entreprise qu'est l'Universal Film Manufacturing Co à qui appartient cette ville

entièrement, soit l'œuvre d'un seul homme. Et pourtant, c'est ainsi. Cet homme est Carl Laemmle, le plus grand pionnier actuel de la Cinématographie, l'homme qui est arrivé à faire d'Universal City la capitale et le centre de la cinématographie du monde entier et l'Universal Film Manufacturing Co est, sous sa présidence, la plus grande et la plus puissante maison productrice de films des Etats-Unis. Mais il est non seulement un homme d'esprit ouvert, il est aussi un homme de grand cœur. Ses milliers d'employés, dans tous les pays civilisés de l'univers l'aiment comme le père d'une grande famille. La production de l'Universal se fait remarquer par son excellence, et il faut mettre hors de pair en particulier, sa série de Jewels, de plus en plus remarquable en Europe.

Mr Laemmle, après avoir fait une tournée en Europe centrale et en Suisse, ira passer quelques jours en Alsace reconquise et deux semaines environ à Deauville pour y assister au « Grand Prix ». Nous lui adressons les meilleurs vœux de *Cinémagazine*

TOUT ARRIVE AU CINÉMA

J'ai déjà dit, dans un précédent article, qu'il était plus difficile de faire rire que de faire pleurer.

Quand on traite un sujet comique, il faut partir de ce principe que l'on rit toujours des avatars arrivés à autrui : un malheureux mystifié, un mari trompé, des coups reçus par des gens à qui ils n'étaient pas destinés ; des personnages dont le rôle social est des plus respectables tournés en ridicule... En un mot, rien n'est plus drôle que de voir bafouer ses malheureux contemporains, devenus les jouets d'un hasard malicieux et perdus dans le labyrinthe des quiproquos, d'où aucun fil d'Ariane ne peut les sortir !

Le monde est ainsi fait. Le malheur d'autrui le divertit franchement, et plus la Fatalité s'acharne, plus il rit !... Tandis que le bonheur des autres commence presque toujours par lui causer un peu de malaise : *Homo homini lupus* !

Donc, toujours les mêmes farces répétées à satiété. Quand un effet porte sur le public, on est sûr de le revoir ensuite, arrangé à différentes sauces, sur tous les écrans.

La cause de la médiocrité de tant de scènes vient de la prétention de certains faiseurs de scénarios, qui croient tout connaître sans avoir jamais rien appris. On voit des amateurs se lancer dans l'exécution d'un film sans même connaître l'A. B. C. du métier. J'ai fait, il y a quelques années, la connaissance d'un jeune homme qui, à cette époque, ne roulait pas sur l'or ; il écrivait des chansonnettes qu'il interprétait lui-même, dans les cabarets de Montmartre, taquinait une muse facile en déversant des tombereaux d'ordures sur les hommes politiques les plus en renom, à raison de cent sous par soirée et... un bock ! Bref, las de ce métier, il songea au cinéma, criant sur les toits que nous n'étions pas à la page ; que, s'il avait des capitaux, il se chargerait bien, lui, de rénover le film français... Enfin, il se fit si bien valoir qu'il finit par réunir les capitaux indispensables. Sûr de lui, rempli de bonne volonté, notre homme donna libre cours à son idée et mit son projet à exécution.

D'abord, il s'attaqua au film comique et recruta des artistes au rabais. Les scénarios que cet érudit metteur en scène avait choisis pour ses débuts n'étaient que de mauvais démarquages de bons films déjà usés. Mais — ô puissance de l'imagination — il les croyait réellement sortis de son cerveau créateur !

Sans se donner la peine d'étudier les détails de la mise en scène — n'avait-il pas la science

infuse ! — il parlait de ce principe que tout homme qui doute de lui était un homme fichu. Et il allait de l'avant !

Un jour, croyant qu'il suffisait de placer un écriteau sur n'importe quelle maison pour donner l'idée du monument que l'on désire représenter, il avait apposé un gros écriteau :

BANQUE

à la porte d'uneasure si délabrée qu'il fallait vraiment de la bonne volonté pour croire que des capitaux pussent être enfermés là-dedans.

Ce rénovateur avait la hardiesse de l'ignorance. Certain matin, j'eus la chance d'assister à une de ces mises en scène sensationnelles dont

il avait seul le secret. Pour tourner une innommable ineptie, il avait choisi — ô sacrilège ! — le jardin du Luxembourg. Il y avait, selon la formule, les deux indispensables sergents de ville, le légendaire concierge, l'éternel facteur, la sempiternelle belle-mère, deux fiancés et quelques figurants.

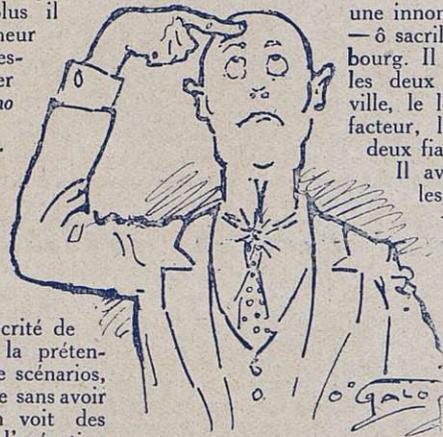
Il avait eu la bonne fortune de les faire jouer sans être inquiété — *Audaces fortunat juvat* !

— dans plusieurs coins du jardin ; l'avant-dernière scène les amena devant la fontaine de Médicis. Sur un commandement de cet adroit barnum, toute la troupe carnavalesque sortit du champ d'action et se dirigea dans la direction du Sénat, où elle avait l'air de pénétrer. Cela

s'enchaînait avec un intérieur, ressemblant au bric-à-brac d'un brocanteur, où tous les styles fusionnaient en dépit de toute harmonie. Qu'on imagine le contraste avec la façade sévère et majestueuse du Sénat et les splendides jardins du Luxembourg ; mais ceux-ci ne lui coûtaient rien, tandis que les intérieurs exigeaient les frais d'un studio !

Un jour, le souci de la vérité le taquina. Il s'en fut demander l'autorisation d'opérer sous le portail d'une petite église de banlieue... Le bon curé, à qui il avait fait accroire qu'il s'agissait d'une scène des plus édifiantes, eut l'imprudence d'acquiescer à son désir. Mal lui en prit ! Le jour fixé pour la scène, il vit avec consternation évoluer sur le parvis un couple de mariés grotesques, suivis d'une meute d'horribles chiens-lits grimés atrocement. Le bon abbé faillit se trouver mal, et jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, comme le renard de la fable !... J'ai ouï dire qu'il fut mandé à son évêché, et réprimandé vertement pour avoir prêté la Maison de Dieu pour une telle profanation.

Je dois ajouter que jamais notre barnum ne plaça un de ses « ours ». Aucun d'eux ne fut édité. D'autres se seraient découragés, mais lui, au



lieu de maudire le sort, se rejeta sur le drame.

Jusque-là, il avait été sombre, comme il convient à un humoriste. Il débitait les histoires les plus cocasses avec la mort dans l'âme. Du jour où il aborda le drame, il commença à avoir le sourire. Quels drames, mes amis ! Il payait ses scénarios vingt francs à quelque pauvre scribe crevant la misère, choisissait ses vedettes parmi des ingénues qui avaient eu leur heure de succès quatre ou cinq lustres auparavant ! L'une de ces étoiles... filantes — qui eut mieux trouvé sa place au domaine des vieilles lunes — jouait dans un de ses drames le rôle d'une ingénue et tuait d'un coup de revolver un jeune débauché du même âge. Ce petit polisson voulait lui faire subir des outrages qui — vu l'âge de la demoiselle, ne devaient pas être les premiers. Finalement, la jeune personne comparait devant un tribunal, et un juge félicitait ce dragon de vertu d'avoir si bien défendu son honneur.

Notre metteur en scène eut d'abord quelque peine à placer ses pathétiques navets. Mais, comme il ne manquait pas d'un certain sens pratique, il donna dans les adaptations, pensant avec juste raison que le nom d'un auteur connu,

et d'un artiste en vedette, rehausserait avantageusement sur l'affiche sa propre valeur. Il était ensuite facile de rédiger des sous-titres en puisant dans le texte de l'ouvrage.

Dès lors, il gagna quelque argent, et ce fut le commencement de sa fortune. Il acheta, aux environs de Paris, pour une trentaine de mille francs, un cinéma qu'il ne donnerait pas aujourd'hui pour deux cent mille. Il est très estimé dans la corporation... c'est, d'ailleurs, un excellent garçon. Il a tous les défauts de l'homme arrivé, pontifie aux présentations, donne des conseils, prononce d'interminables discours dans les banquets corporatifs à cent francs par tête. Son portrait figure aux premières pages de quelques magazines. dans la pose d'un penseur : le coude sur une sellette, un doigt sur le front, les yeux vers le ciel, il a l'air de chercher l'inspiration.

Je l'ai vu passer, ces temps-ci, dans une superbe limousine. Protecteur, il m'a fait, de la main, un petit signe amical :

— Bonjour, mon p'tit !...

Tout de même... ce que c'est que la Gloire !

Z. ROLLINI

MISS MARY MILES

Plus intéressants à voir les uns que les autres, les films de Miss Mary Miles Minter ont toujours remporté un très grand succès.

Un peu « Bibliothèque Rose », les sujets de ses comédies humoristiques, spirituelles et légèrement dramatiques sont de véritables petites leçons de moralité toujours présentées d'une façon des plus agréables.

Juliette Shelby, c'est le véritable nom de Miss Mary Miles, est née en Louisiane, à Shreveport, le 1^{er} avril 1902.

À l'âge de 5 ans, elle débuta au théâtre auprès de sa mère et de sa sœur aînée qui étaient artistes, et joua un petit rôle dans *Caméo Kirby*, aux côtés de Nat Goodwin. Puis, dans les Compagnies artistiques formées avec les principaux acteurs américains, tels que Dustin Farnum, par exemple, nous la voyons jouer, jusqu'à l'âge de 12 ans, les rôles enfantins qui abondent et sont même très importants dans les comédies anglaises et américaines. En 1914, la troupe dont elle faisait partie venait d'arriver à Chicago pour donner des représentations de *The Littlest Rebel*. À la requête de la Société Protectrice de l'Enfance, les autorités de l'Illinois défendirent au directeur de laisser jouer en public une fillette ayant moins de 16 ans révolus.

Comment faire ?... Mrs Gertrude Shelby n'hésita pas à présenter l'acte de naissance d'une petite nièce, morte quelques années auparavant et qui aurait eu l'âge requis. Et, le soir même, Juliette Shelby prit le nom de sa cousine et devint Mary Miles, nom qu'elle a gardé et qui est justement devenu célèbre.

Après une carrière théâtrale bien remplie, Miss Mary Miles devint une des plus brillantes étoiles de l'art cinématographique américain.

Son premier film, *The Fairy and the Waif* eut un succès tel, que « La Métro » l'engagea en 1915 pour une série de six films, dont voici les titres : *Always in the way* (Mary L'Espioëgle), *Emmy of the Stork's nest* (L'Abandonnée), *Barbara Frietchie*, *A rose of the Alley*, *Dimples* et *Lovely Mary*.

En 1916, Mary Miles fut engagée par l'Américan Film Co pour tourner six autres films. Mais son succès sans cesse grandissant fut tel, que le contrat fut plusieurs fois renouvelé.

En juin 1919, Miss Mary Miles signa un brillant contrat avec la Paramount-Artcraft. C'est un des plus importants contrats signé par M. Adolf Zukor, qui, pour 20 films tournés en trois ans, consentit à payer à l'étoile des ingénues la jolie somme de 1.300.000 dollars.

Chaque fois que je me suis trouvé en présence d'un adversaire du cinéma excédé par les mélodramatiques aventures policières, je l'ai emmené avec moi voir un film de Miss Mary Miles. Et « l'irréductible » était vaincu.

Il n'y a pas bien longtemps encore que, pour un parlementaire de mes amis, le cinéma n'était qu'un ramassis de spectacles idiots et dangereux. Cédant à mon insistance, il vint voir avec moi *L'Enfant du Péché*. E sortant, il ne me dit que ces mots : « J'avoue que je ne savais pas qu'il soit possible de faire d'aussi jolies choses, si délicieusement interprétées ».

WILLIAM BARRISCALE

LES FILMS ET LE PUBLIC

Fin

On nous a souvent vanté les bienfaits du spectacle coupé, qui permet au spectateur d'entrer et de sortir quand il lui plaît. Sans nier cet agrément, nous ne pouvons considérer cet avantage comme totalement nécessaire.

On va au cinéma, en général, pour passer une soirée complète. Nous devons donc donner aux spectateurs un spectacle réellement complet. Si l'assiduité du spectateur à « son cinéma » permet le film en série, le souci d'art qui ne doit pas nous quitter et la faveur populaire qui nous soutient de plus en plus, permettent de prévoir la création de salles, dont le spectacle sera régulier et permanent.

En admettant que chaque Parisien aille toutes les semaines voir son feuilleton, les actualités et quelques films à son cinéma, ce n'est pas parce qu'il ira dans une grande salle mn soir voir un grand film, qu'il ratera sa série. La lecture des journaux n'entrave pas le commerce de la librairie. Comme ce n'est pas du jour au lendemain que se créera ce genre d'exploitation et les salles qu'il nécessite, nous avons une période peut-être longue où nous nous privons d'une recette importante entièrement composée d'argent frais, au détriment de toute notre production. Cette réforme pourrait se faire tout de suite à Paris. Elle se complètera momentanément par des tournées en province.

Il existe dans toutes les villes françaises des théâtres municipaux qui ne servent à rien. S'il est vrai qu'ils sont bien mal construits pour faire du cinéma, ce sont des locaux qui pourraient peut-être retrouver un peu d'utilité en décongestionnant les cinémas pour se prêter à de grandes tournées de films sensationnels. Ce serait encore une solution pour les exploitants qui se plaignent de ne pouvoir payer les tarifs de location actuels et qui ne pourront pas louer du tout les films que l'on fait maintenant.

Les prix de location ont plus que doublé depuis la guerre. Le prix des films ira sans cesse en augmentant. Ceux qu'on fait actuellement coûteront encore plus cher que ceux qu'on loue aujourd'hui. De nouvelles hausses sont certaines. Le public exige de beaux films.

Tout augmente en même temps (personnel, construction, réparation, publicité). Le prix des places suit une progression plus lente et plus délicate. Le bénéfice de l'exploitant s'en trouvera pour un temps diminué. Si certains peuvent aisément les supporter, d'autres s'en trouveront gênés. Des économies pourront peut-être se réaliser ailleurs par la compression des frais généraux, la suppression des attractions vraiment trop inférieures à la moyenne d'art du cinéma et qui, dans bien des cas, n'attirent pas un client. Ce ne sont là que de petits remèdes. Il faut voir plus loin.

Nous avons une crise de prix jusqu'à ce que la France possède cinq mille salles de cinématographe. Les recettes annuelles des cinémas doivent être de quatre-vingts millions à peu près... C'est trop peu pour les films que la France

doit accueillir, et pour ceux qu'elle doit produire. La paix nous rend déjà quelques salles mais il faut que d'autres ouvrent. Et cela ne peut se faire du jour au lendemain. La construction est hors de prix ; les hommes manquent, la confiance aussi, les capitaux également ; des municipalités arriérées ne se prêtent pas à des ouvertures nouvelles ou s'y opposent même énergiquement. Néanmoins, c'est dans les villes vierges de cinémas qu'il faut aller chercher l'argent frais. C'est encore par la concurrence rétablie normalement dans les villes monopolisées, par des tournées dans les campagnes arrachées aux forains qui ne paient pas leurs films et qui déconsidèrent le cinéma.

De vastes organisations peuvent se créer. Le gouvernement avait eu l'intention de le faire pour sa propagande intérieure. Et puis, les crédits ont manqué. Tout dut être abandonné, comme tout ce qui est propagande. L'industrie privée pourrait reprendre ce projet qui contenait d'excellentes idées. Il ne s'agit pas de tournées à grande envergure, mais de tournées régulières, périodiques, dans des régions déterminées. Le même appareil, le même programme desserviraient ainsi dix ou douze localités, récoltant au total un nombre de spectateurs égal ou supérieur à celui d'une salle de quartier ou de ville moyenne.

Quand le total des recettes des cinémas français atteindra deux cents millions dans l'année, la crise sans doute sera conjurée et les prix normaux seront rétablis. Ces recettes ne peuvent, de toute évidence, être atteintes avec les salles actuelles. Il en faut de nouvelles. Il y a de la place. Si les Français ne la prennent pas, de puissantes sociétés étrangères le feront.

Mais il serait maladroit de se dissimuler qu'une crise commence dont la solution ne saurait être rapide. L'évolution rapide de l'art cinématographique, l'afflux soudain d'une clientèle sans cesse accrue, l'état de guerre, les stupidités administratives, les campagnes de presse, les impôts, le manque d'entente et les flottements d'une industrie et d'un commerce encore en formation, les routines et l'inertie, nous empêchent d'espérer que tout s'arrangera sans peine et sans effort. La prodigieuse vitalité du cinéma, sa popularité croissante et la certitude finale du succès, ne peuvent pas ne pas nous soutenir dans les périodes difficiles qu'il faudra traverser.

De chacun dépend la prospérité générale. Rien ne peut vivre en France si les salles ne sont pas prospères. Les salles françaises ne peuvent mériter de vivre si l'industrie française ne sort pas victorieusement de la crise actuelle. Il est vrai que les salles aident peu l'art cinématographique à prospérer, par un choix de programmes intelligents.

Les programmes ne sont pas parfaits. Routine ou manque de goût, je ne sais, mais le fait est là. Rarement, un cinéma donne régulièrement les meilleurs films présentés avec la

variété qui convient et l'importance qu'ils méritent. L'exploitant à qui vous en ferez le reproche, rejettera la responsabilité du choix sur son public qu'il n'a pu consulter mais dont il se prétend inspiré.

Quel bel argument que celui-là : « le public demande ceci ou cela » ! Quel beau mensonge ! Le public n'a jamais demandé que son plaisir. Et son plaisir n'est pas exclusivement grossier comme le croient la plupart des intermédiaires. Il ne sait pas distinguer avec finesse le truc de la sincérité, mais, n'en doutez pas, les véritables artistes ont un pouvoir assuré de le toucher directement.

Le public ne sait pas ce qu'il veut ou plutôt ne sait pas l'exprimer ; ce n'est pas un directeur de cinéma qui est capable de représenter le goût de ses spectateurs. Il se fonde sur quelques expériences, sur des succès dont il est loin de savoir les causes réelles.

En réalité, il affirme que « son » public désire ce qu'il aimerait qu'il désirât. Ses préférences personnelles sont moins suspectes quoique fatalement entachées par la déformation professionnelle. Mais le plus sûr moyen est encore qu'il se fie à son goût personnel et qu'il offre à ses spectateurs, sans se soucier des opinions qu'il lui prête gratuitement, ce qui l'a ému lui-même. Ce sera plus loyal, et il s'évitera la recherche d'excuses ridicules.

Peut-être un jour, la presse reprenant conscience de son véritable rôle, cherchera-t-elle à servir d'intermédiaire et à éclairer les opinions mutuelles. Pour l'instant, que le public se résigne à voir les mauvais films qu'il ne fait, paraît-il, que réclamer sans cesse.

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

LE DIAMANT DE LA COURONNE
Voilà un bon film qui plaira au grand public, car les aventures policières comme les gros mélos, ont toujours su retenir son attention. Aujourd'hui, nous nous trouvons en présence d'une œuvre dont la belle photographie met en valeur une mise en scène très soignée. En disant que la principale interprète est M^{me} Irène Castle dont le charme et le talent sont appréciés de tous, je ne ferai que souligner la valeur de ce film.

L'HÉRITAGE DU PÈRE BUSSARD (Comédie en cinq parties, interprétée par Marion Davies). — La Select Pictures que dirige avec habileté M. Rosen sait varier ses programmes, et ne s'acharne pas à faire pleurer tout le temps le spectateur ou du moins à tenter obstinément de l'émouvoir.

Constance Talmadge, Elsie Janis, Elaine Hammerstein, Olive Thomas, Marion Davies sont ses étoiles. Toutes ont du charme et de la grâce, avec un peu de cette douce gaité dont nous avons tant besoin.

Lorsqu'un spectateur voit un film idiot, il peut se dire par-dessus le marché que c'est en son nom que ce film a été choisi. Si, du reste, le public manifestait son opinion, il éclairerait bien des lanternes. J'ai souvent réclamé les coups de sifflet qui sont aussi naturels que les bravos, et qui, au cinéma, ne troublent pas les artistes. On daube à tort sur le spectateur, ce n'est pas le responsable. On oublie de le consulter et de réfléchir à ses goûts, à ses besoins. Le public français ne mérite qu'un reproche : il n'est pas assez difficile, il oublie trop de faire connaître son opinion. Il revient longuement dans des salles qui lui donnent de mauvais programmes et spéculent sur son snobisme ou sur ses habitudes.

Le public pourtant se lasse insensiblement et se détache d'irréremédiable façon. Que l'on remarque les décadences théâtrales depuis des années qu'on se moque de lui, les genres tombés en désuétude, les salles ruinées, abandonnées, peut-être comprendra-t-on que, pour ne pas manifester violemment, la foule n'en enregistre pas moins patiemment chaque erreur, chaque turpitude. Son snobisme n'est que relatif ; son respect des noms, provisoire et subordonné au respect qu'on a pour lui.

Les gloires les plus incontestées sont celles de qui nous devons réclamer l'effort le plus soutenu. Plus la marque est célèbre, plus un artiste est aimé, plus l'éditeur doit être soucieux de ne rien sortir qui puisse affaiblir la valeur morale et commerciale de ce dont il vit.

Le public est plus difficile qu'il n'y paraît. Qui songe à s'en plaindre ?

HENRI DIAMANT-BERGER

L'Héritage du Père Bussard que joue avec talent la délicieuse Marion Davies est, dit-on, une comédie dramatique ; j'avoue cependant que j'y ai beaucoup ri et m'y suis délicieusement amusé.

Et je suis persuadé que vous ferez comme moi, car c'est frais, gracieux, avec la pointe d'émotion, voire de sentiment si appréciable dans certains films américains.

LOUISIANA (Comédie dramatique en quatre parties, avec Vivian Martin). — Un peu compliqué, des scènes touchantes, trop touchantes même... une négresse qui s'appelle « Tante Blanche »...

A part ça, c'est bien joué, les photos sont belles et ça peut plaire pendant les canicules.

AME SAUVAGE (Drame en quatre parties). — C'est la grande, la très grande Francesca Bertini qui interprète le premier rôle de ce film bien italien, trop italien même.

Le beau talent de Bertini ne parvient cependant pas à excuser cette bande par trop inintéressante.

LES ROMANS-CINÉMAS

JACK SANS PEUR

(ÉDITION PATHÉ)

3^e épisode : *L'Attaque du Rapide*. — Jim Meeney et son complice Mac Meuns isolent Christian et tentent de s'emparer de son bracelet. Jack risque sa vie pour sauver la jeune fille, mais il est violemment projeté sur la voie par ses adversaires qui envoient une troupe de bandits pour arrêter le rapide et enlever Christiane qu'ils font conduire, avec sa femme de chambre, à la villa San Cristobald. Mais Jack l'invincible l'aide à sortir victorieusement de cette nouvelle alerte.

LE MASQUE ROUGE

(ÉDITION VITAGRAPH)

5^e épisode : *La Menace des Flots*. — Justement alarmé par les nombreux attentats dont ont été victimes Edith Paige et Bert Ford, Jen-



CLICHÉ VITAGRAPH

Le Masque Rouge (5^e épisode)

kins, le directeur du Cirque, met son établissement en état de siège.

Dans une nouvelle machination criminelle, Traven est pris à son propre piège. Transporté à l'hôpital, il est démasqué par Flynn qui, tenté par le partage de l'héritage de Ford, devient son complice.

LE ROI DE L'AUDACE

(ÉDITION AUBERT)

6^e épisode : *Ruse de femme*. — Lorsque le steamer accoste à Liverpool, Eddie brûle la politesse à ses adversaires et s'empresse de filer vers Londres.

Pendant ce temps, en Californie, Elisabeth était enlevée par un Indien à la solde de Sonia.

Ayant perdu de vue Eddie, Nelly apprend à Londres que Claypool est mort et que la cachette des bijoux de Decker et du mystérieux poignard est connue d'un certain Tim.



Cliché Aubert.

Le Roi de l'Audace (6^e épisode)

Nelly retrouve Tim. Eddie est amené dans la maison où se trouve toute la bande au moment où l'un des vauriens menace Nelly. L'arrivée d'Eddie change la face des choses, et Nelly promet de rendre le poignard si Eddie consent à la sauver.

Au péril de sa vie, Eddie sauve son ancienne ennemie. Malheureusement, les acolytes de Sonia ont entendu la confidence de Nelly.

LA POCHARDE

(ÉDITION PATHÉ)

6^e Chapitre. — *Le plus grand des crimes*.

Un petit médecin de province, le docteur Marignan, a été chargé par le parquet de rédiger un rapport sur les causes de la mort de l'enfant de l'inculpée.

Dans l'espoir que ce procès le tirera de la médiocrité où pauvrement il végète, le docteur Marignan accable la malheureuse Charlotte d'un réquisitoire foudroyant qui la fait condamner à mort.

Entre le marquis et sa femme, eunée mouvante explication a lieu. Celui que la marquise a pris pour son mari n'est que son beau-frère qui avait disparu après mille scandaleuses folies.



Cliché Pathé.

La Pocharde (6^e chapitre)

Ce que l'on dit,
Ce que l'on sait,
Ce qui est...

Le Cinéma et l'Agriculture.

UN gros propriétaire de Californie se sert du cinéma pour surveiller la bonne marche de son exploitation agricole. Il a engagé un opérateur qui monté sur une automobile, parcourt tous les jours le domaine — qui est immense — et prend des films à l'improviste. Ces films sont ensuite projetés et le propriétaire peut voir si ses instructions ont été bien suivies. La Fontaine n'avait pas prévu cet « œil du maître ».

Un Scénario d'Annunzio.

GABRIELE D'ANNUNZIO, qui n'est pas seulement poète, aviateur et conquistor, mais encore écrivain de scénarios, avait conçu le projet de retracer en un film grandiose l'aventure de Fiume. L'Unione cinematografica italiana était entrée en pourparlers avec l'ancien dictateur, mais les conditions demandées par d'Annunzio sont si formidables, que l'affaire ne pourra se faire. Le héros de Fiume, en un geste de rage a, paraît-il, déchiré son manuscrit, mais les mauvaises langues assurent qu'il en existe une copie à la machine à écrire et que l'auteur de la *Nave* est disposé à s'adresser à des firmes américaines.

La Musique ininterrompue.

UN bon chef d'orchestre de cinéma doit s'arranger de façon à ne jamais laisser d'intervalle, même minime, entre deux morceaux de musique, pendant la projection d'un film. En effet, lorsque les instruments se taisent et que la projection continue, il règne un malaise dans l'assistance. Nous pûmes le vérifier l'autre jour en une salle parisienne. On donnait à l'écran le beau film *Harry, la Proie* ; au milieu de la scène qui se passe dans un dancing-restaurant, le chef d'orchestre s'aperçut que l'air joué par ses musiciens ne pouvait convenir. D'un coup de baguette il obtint le silence. Sans doute n'avait-il pas bien réglé l'ordre de ses morceaux, car il s'écoula une demi-minute avant qu'on entendit un tango. Il y eut des sifflets à son adresse dans la salle. Il faut avouer que les spectateurs n'avaient pas tort de manifester leur mécontentement. Ce bal sans musique paraissait ridicule.

Les risques du métier.

CERTAINS films comiques américains, qui nous paraissent trop abracadabrants, sont fort goûtés aux Etats-Unis. Le metteur en scène a recours à des artistes qui multiplient les tours de force, au péril parfois de leur vie. On aurait tort de croire que tous ces films sont truqués. L'on projette en ce moment dans les cinémas français un comique : *Joë chez les cow-boys*, où l'on peut voir des scènes échevelées, poursuites en motocyclettes, galopades équestres, qui paraissent invraisemblables et qui nécessitent cependant une sérieuse mise au point. Une femme montée sur un cheval, grimpe sur un escalier qui s'effondre. Les spectateurs éclatent de rire en voyant la mine ahurie de l'artiste, ils ne se doutent pas que la jeune femme, au cours de la scène, faillit être écrasée par sa monture. Celle-ci d'ailleurs fut blessée si grièvement à la cuisse, par un éclat de bois, qu'on dut l'abattre le lendemain.

Perspicacité.

FORCE de déposer à l'arrêt de la rue des Vignerons, à Vincennes, les artistes qui se rendent aux studios Pathé, les employées de tramways de la porte de Vincennes ont fini par acquérir le don de discerner parmi les voyageurs ceux qui vont tourner. Dès qu'on leur demande où il faut descendre pour aller rue du Bois, elles ont un gracieux sourire et disent :

— Vous prendrez la rue des Vignerons, tournerez à gauche, puis à droite et vous trouverez les studios Pathé un peu plus loin.

Comme vous le pensez, il leur arrive souvent de répondre de la sorte à des gens qui n'ont jamais appartenu au monde du cinéma. L'autre jour, par contre, l'une d'elles interpella un artiste du Palais-Royal qui se rendait à Nogent :

— Hép Monsieur ! Dépêchez-vous, c'est ici qu'il faut descendre pour aller chez Pathé !

— C'est bien aimable à vous, ma chère enfant, répondit le comique, mais aujourd'hui je me promène.

Et l'on ira dire après cela qu'il est difficile de reconnaître les visages photogéniques !

Opérateurs en cage.

TOUTE la presse a parlé du léopard *Bornéo* blessé par des hyènes et que dut soigner à la fête de Neuilly le conseiller municipal-vétérinaire, M. Roéland. Plusieurs opérateurs de cinéma assistèrent à leur manière le conseiller du X^e. Ils témoignèrent d'une belle cranerie et demandèrent à pénétrer dans la cage, à un moment où le fauve n'était pas encore complètement attaché. M. Roéland et le dompteur Marcel, agenouillés près de *Bornéo*, mettaient en place les derniers liens, lorsque les opérateurs vinrent se ranger derrière eux. Ils braquaient déjà leur objectif et tournaient la manivelle.

— C'te catastrophe, gouailla l'un des belluaires, si jamais *Bornéo* brisait tout et rentrait dans le tas ! C'est-il avec leurs mitrailleuses à pellicules qu'ils se défendraient ?

Les opérateurs se contentèrent de sourire et continuèrent à accomplir imperturbablement leur besogne. L'assistance, composée de journalistes et de gens du monde, tint à les applaudir. Rien ne put les troubler. L'un d'eux alla même jusqu'à s'approcher près du redoutable fauve, pour le prendre en gros plan. Ils opéraient avec autant de calme que s'ils s'étaient trouvés dans un studio.

Sosie.

QUEL personnage célèbre ne possédait-il son sosie ? Il y eut un pseudo Félix Faure qui s'amusa à se promener au Bois et à se faire saluer. Il y eut un placier en vins que l'on prenait pour Armand Fallières. Il y a enfin en ce moment, un commis-voyageur qui ressemble au président Millerand et qui pourrait remplacer ce dernier dans les cérémonies officielles ennuyeuses, si le protocole y consentait. Les grands acteurs de cinéma ont aussi leurs sosies et cela donne lieu à d'amusants quiproquos. René Cresté, le grand artiste auquel nous avons récemment consacré un article a le sien. Ce sosie est un de nos confrères qui ressemble d'une façon frappante au populaire Judex. D'un naturel très facétieux, le journaliste en question s'amuse à induire en erreur maintes personnes. Une fleuriste du quartier Saint-Lazare, persuadée qu'elle avait affaire à Cresté, lui consentit un tarif de faveur, très honorée de posséder un tel client. L'autre se garda de la dissuader. Gageons que si Cresté lui-même se présentait dans la boutique et déclinaît son identité, il passerait pour un fumiste.

QUELLE EST LA PLUS PHOTOGÉNIQUE ?

CONCOURS DES "AMIES DU CINÉMA". — Quatrième Série



Maud NAREGH. — Angoulême.
Age : 15 ans. — Taille : 1^m59
Cheveux : blond cendré. — Yeux gris-bleu



PAULE QUIQUEMPOIS. — Le Havre.
Age : 22 ans. — Taille : 1^m65
Cheveux blond clair. — Yeux bleus.



LILIANE ARYX. — Paris.
Age : 22 ans. — Taille : 1^m68
Cheveux blond châtain. — Yeux gris vert.



MARGUERITE TOCHE. — Bapaume.
Age : 23 ans. — Taille : 1^m60
Cheveux châtain. — Yeux verts.



MARIE-THÉRÈSE PETIT. — Verdun.
Age : 20 ans. — Taille : 1^m56.
Cheveux châtain foncé. — Yeux marrons.



Marcelle RUDTMANN. — Mulhouse.
Age : 20 ans. — Taille : 1^m65
Cheveux châtain. — Yeux gris bleu.



MAD LEYNE. — Nice.
Age : 16 ans. — Taille : 1^m52
Cheveux châtain. — Yeux bruns.



CHRISTIANE BRUNOT. — Paris.
Age : 18 ans. — Taille : 1^m65
Cheveux blond vénitien. — Yeux marron



NOËLE MATO. — Paris.
Age : 17 ans. — Taille : 1^m68
Cheveux blond foncé. — Yeux bleus

Règlement du Concours. — Jusqu'au 26 Août, CINÉMA GAZINE publiera chaque semaine une série de photographies. Nos lecteurs sont priés de les conserver soigneusement pour pouvoir les classer et nous faire parvenir leur bulletin de vote aussitôt la publication de la dernière série. Les bulletins de vote comporteront, par ordre de préférence, le classement des concurrentes dont nous aurons publié les photographies et une liste type sera établie d'après le résultat donné par le dépouillement général du scrutin.

Les dix premières de cette liste seront filmées dans une séance de prise de vues qui aura lieu en présence de nos meilleurs metteurs en scène et l'une d'elles sera choisie pour tourner dans un film pour lequel CINÉMA GAZINE organisera prochainement un concours de scénarios.

Les 50 électeurs dont le bulletin de vote se rapprochera le plus de la liste type, recevront des prix dont le détail sera donné dans un prochain numéro.

Les dernières réponses devront nous parvenir avant le 5 Septembre.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma".

Pénélope. — *Hands Up!*... avait pour principaux interprètes Georges Larkin et Ruth Roland. Ce film a été entièrement tourné en Amérique. Votre idée de correspondance entre abonnés est en principe admise, mais que les abonnés commencent à correspondre entre eux.

Maddie. — Princesse Dondjam, aux cinés-romans 23, rue de la Buffa, Nice. Ecrivez à la Visio-Film, 111, faubourg Saint-Honoré, qui fera suivre vos lettres au petit Touzé. Pour Fabien Haziza, voir réponse à Florelle.

Réveuse aux yeux. — Antonio Moreno : Vitagraph Studios Prospect and Talmadge Streets, Los Angeles, né en Espagne en 1890, nous ne le savons pas marié.

Une alsacienne. — Vous avez une biographie très complète de Cécil B. de Mille dans le n° 18.

Goens-Bruzelles. — Dorothy Philipps : Universal Studio Universal City (Californie). Priscilla Dean très remarquée dans la *Vierge de Stamboul*, même adresse que D. Philipps.

Syrofolat. — Pour justifier de votre abonnement en nous envoyant vos questions, joignez à votre lettre l'étiquette ou la bande où est inscrite votre adresse ou rappelez votre numéro d'inscription.

M. J. 201. — Vous trouverez dans notre n° 6, l'adresse de nos metteurs en scène. — Non, Agnès Sourret n'a pas quitté le Cinéma, elle tourne en Tunisie.

X. B. — M. Hermann aura prochainement sa biographie publiée dans nos colonnes.

Nell-lit. — *La Geôle* : Musidora, Navarre, André Nox. Nos photos de vedettes sont prêtes, pour les autres questions attendez quelque temps.

Mimile. — Pour vous abonner envoyez-nous un mandat montant de l'abonnement que vous désirez et vous recevrez chaque semaine par poste nos numéros.

Un admirateur de Pearl. — Pearl White : care of Fox Studios, For Lee (New-Jersey); *La Fille du Fauve*.

Williams. — Il n'y a pas d'âge pour devenir artiste, voyez Mary Osborne. Il faut avoir du talent et se faire engager par un metteur en scène ce qui n'est pas toujours facile. Vous avez la liste et les adresses des metteurs en scène dans notre n° 6.

Petite curieuse, Marseille. — Nous parlerons bientôt de cet artiste, mais si vous êtes pressés écrivez lui à la Phocéa Film, 83, cours Pierre-Puget, Marseille.

Pois de senteur. — Régine Dumien tourne toujours; *Petit Ange* : Régine Dumien, Luitz, Morat, Guyon fils, Lucy Mareil, Germaine Dermoz, Jeanne Doly *Papa longues jambes* : Mary Pickford.

E. C. Lure. — Oui, c'est le même artiste : Elmo Lincoln.

Judex. — Les metteurs en scène engagent parfois des artistes débutants et n'ayant jamais fréquenté de studio. Quant à vivre tout de suite des cachets que vous toucherez, c'est autre chose!

Huguette-Fernande. — Demandez à cette artiste sa photo, sans doute vous l'enverra-t-elle; 20 ans. Sandra Milowanoff tourne *l'Orpheline* de Louis Feuillade.

D. N° 16, Alger. — Biscot, 3 Villa Etex (Paris). **Gally Coulon.** — Dans *Les 2 Gamines* : De Béranger : Ed. Mathé. Il est délicat de répondre à votre autre question, mais nous ne vous cachons pas qu'il est difficile d'arriver à débiter et qu'à moins de chance extraordinaire, les appointements de début ne suffisent pas pour vivre.

Olga. — *Pina Menichelli*, Rinascimento Films de Rome. Consultez les programmes de Cinéma, c'est le seul endroit où vous trouverez l'autre renseignement.

De Saint-Jean. — Nous ne connaissons pas cet artiste, mais écrivez-lui à la maison d'Édition où il tourne.

Serpolet. — Olinda Mano : 1, cité des Bains, Paris. Régine Dumien, 197, avenue du Maine, Paris. Nous avons publié *Le Fauve de la Sierra* en 10 fascicules de 0,50 chaque.

Jewel Joy, Alger. — Etre photogénique et avoir du talent suffit; l'instruction ne gêne rien.

Sanglier des Ardennes. — Nous pouvons vous fournir de superbes photos de ces artistes, vous les aurez ainsi plus sûrement et cela vous coûtera moins cher.

Bobby. — Notre insigne sera un bouton d'émail bleu et rouge représentant un obturateur avec en lettres d'or A. A. C. Harold Lloyd : Rolin Film Co 605, California Building, Los Angeles.

Odette, Curieuse Dijonnaise. — Oui, c'est bien Eddie Polo qui tourne le *Roi de l'Audace*. Nous pouvons vous fournir la photo des artistes dont nous donnons le nom page 4. Margarita Fisher aura sa biographie bientôt.

Fernande Henry, à Charleroi. — Nous n'avons pas fixé d'âge pour ce concours.

Honneur aux vedettes A. V. 24. — *Bout de Zan* : approximativement 15 ans. Nous n'avons pas la distribution du film dont vous nous parlez, il a dû être tourné avant la guerre en Italie.

Irene Oudinet. — Voyez réponse Serpolet. **Totoche.** — Si votre amie a tourné à l'Eclipse, demandez son adresse à cette Société : 94, rue Saint-Lazare, Paris.

Florelle. — Fabien Haziza, 316, rue Saint-Martin, Français, environ 15 ans.

Amie du Cinéma 193. — *Za-la-Mort* a été interprété par un artiste italien : Guione.

T. V. Minosa. — Comme vous avez pu le constater, Juanita Hansen n'est pas dans cette première liste, mais nous éditerons d'autres séries où toutes les grandes artistes trouveront leur place.

Laure Genier. — Toutes les photos sont soumises à un jury et nous ne publions que les bons documents.

Dhelin Robert. — Nous ne saurions trop vous encourager à grouper autour de vous tous ceux qui aiment le Cinéma et sont susceptibles de devenir, grâce à vous, des Amis du Cinéma.

Sazih Heart. — Vous pouvez transformer votre abonnement mensuel en abonnement annuel, semestriel ou trimestriel! Une section est en formation à Bordeaux, en octobre nous communiquerons les groupements villes par villes. Cette artiste est très discutée. Elle a de fervents admirateurs et elle n'est pas sans talent, voyez *Odette*, *Assunta Spina*, *Fedora*, et bien d'autres films où elle est remarquable. Mais, des goûts et des couleurs!...

Sylvette. — Nous croyons savoir que cette artiste est originaire de l'Amérique du Sud.

Dilette. — Vous voulez et vous ne voulez pas de l'incognito et vous voulez jouer de la correspondance de *Cinémagazine* pour nous taquiner. Quel enfantillage! Puisque vous savez l'adresse de cet artiste, demandez lui vous-même où il passera ses vacances.

IRIS.

L'abondance de cette rubrique m'oblige à prier mes lecteurs de prendre patience.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60-62, Avenue de la Motte-Picquet
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle
Téléphone Saxe 65-03

Direction artistique : G. MESSIE.
Grand Orchestre Symphonique : A. LEDUCQ.

Programme du 8 au 14 Juillet 1921

Pathé-Journal : Actualités Mondiales au jour le jour.
DU JAPON AUX ILES DE POLYNÉSIE, Documentaire.

L'HOMME AUX TROIS MASQUES
12^e et dernier Episode : *Le Justicier*.

LA NUIT DU 13, Drame en 5 Parties.

QUATRE-VINGT-TREIZE

d'après l'Œuvre Immortelle de Victor Hugo. 2^e et dernière partie

FRIDOLIN DÉMÉNAGEUR, Comique.

Intermède : *Georges Régis*, de l'Opéra.

Tous les jeudis à 2 h. 1/2. Matinée spéciale pour la Jeunesse

La Semaine prochaine :

UN AVENTURIER et MATHIAS SANDORFF

d'après le chef-d'œuvre de Jules Verne.

Adaptation et Mise en scène de Henri Fescourt.

en neuf Episodes, publié par *l'Intransigeant*.

ÉCOLE-CINÉMA 66 Rue de Bondy
Nord 67-56

COURS GRATUITS ROCHE O I
35^e année. Subvention min. Instr. Pub. Cinéma,
Tragédie, Comédie. 10, rue Jacquemont, Paris.
(N.-S. : La Fourche).

Toutes les demandes de changement
d'adresse doivent être accompagnées de la
somme de un franc en timbres ou billets.

Cinémagazine

est en vente chez tous les libraires
de France et de l'Étranger et dans
toutes les Bibliothèques des Gares.
Nous prions nos lecteurs de
nous prévenir s'ils rencontrent
des difficultés pour se procurer

Cinémagazine

Les Messageries Hachette feront
le nécessaire pour approvisionner
les dépôts qui nous
seront signalés.

Tous les numéros anciens de

Cinémagazine

peuvent être procurés par les
libraires qui sont également qualifiés
pour recevoir les abonnements
et nous les transmettre.

MARIAGES HONORABLES Riches et
de toutes Conditions, Facilités
en France, sans rétribution
par œuvre philanthropique
avec discrétion et sécurité. Écrire : **REPERTOIRE PRIVE**
10, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine)
(Réponse sous pli fermé sans signature)

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

*Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :*

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

NOUS filmons TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.
TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.
Nos opérateurs vont PARTOUT.

Imp, LANG, BLANCHONG et C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

8 Juillet 1921. — N° 25

LE COLLIER FATAL

Dans ce Numéro
le 5^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



M^{me} JEANNE DESCLOS-GUITRY

PATHE ÉDITEUR

La belle interprète du rôle d'Anne d'Autriche, dans Les Trois Mousquetaires